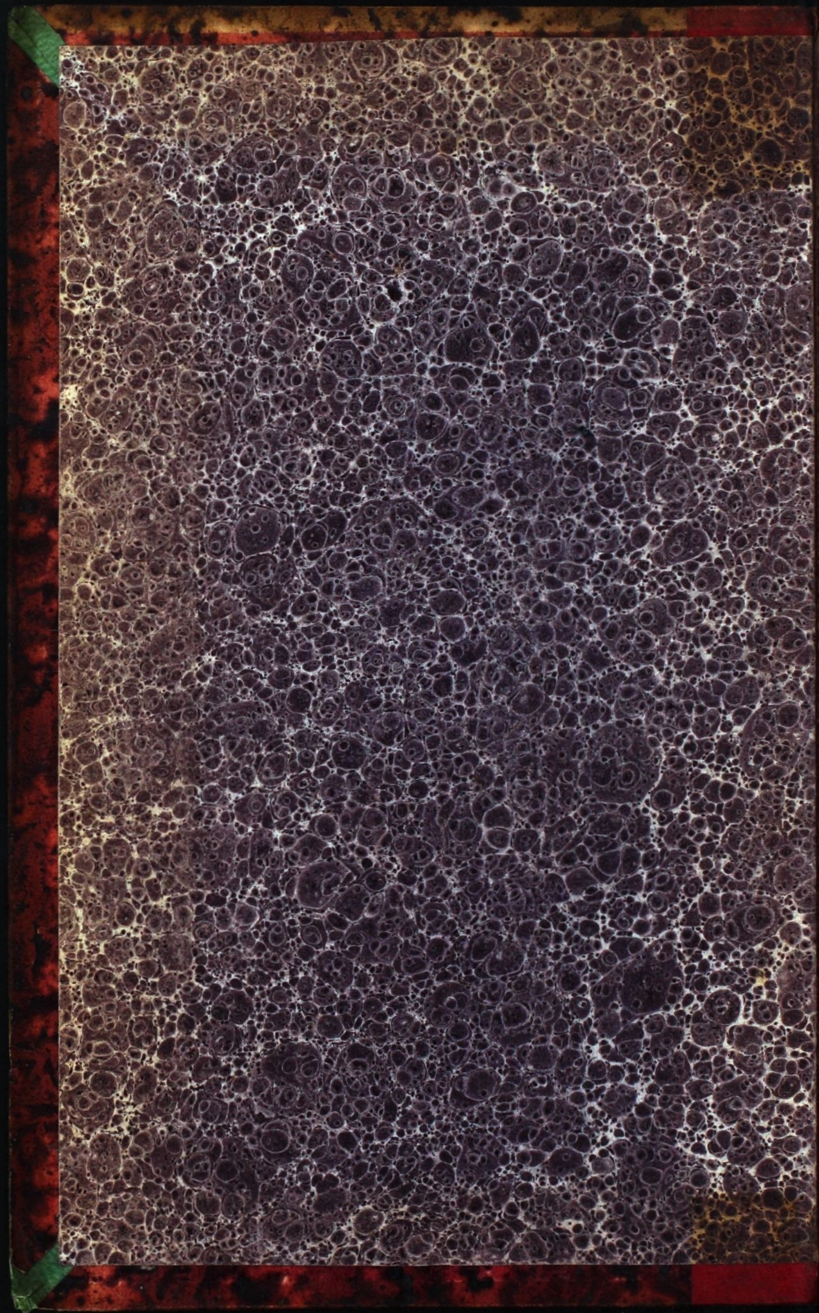
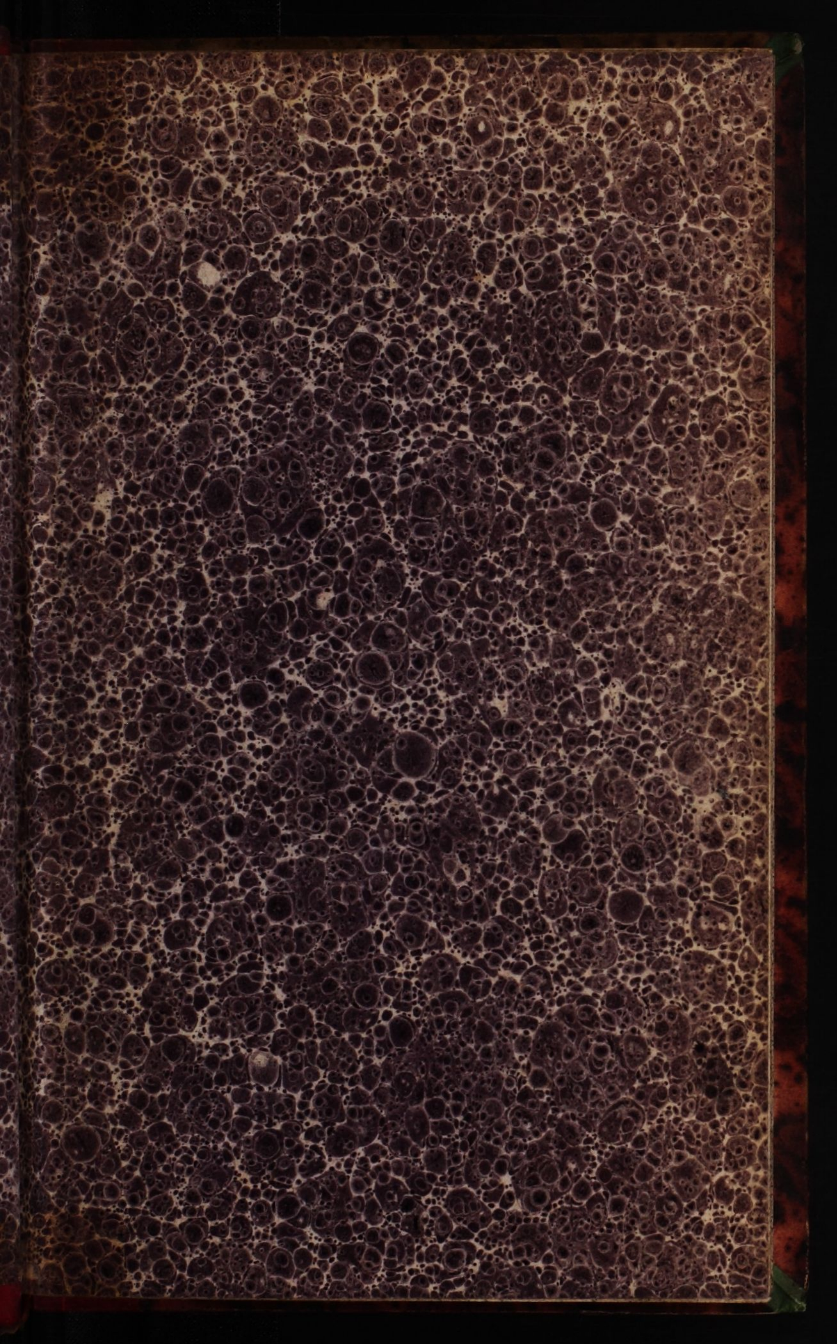
DE
JACQUES
FAUVEL

3









JACQUES FAUVEL.

III.

IMPRIMERIE DE COSSON.

MÉMOIRES

DE

JACQUES FAUVEL,

PUBLIÉS

PAR J^H^. DROZ ET L.-B. PICARD.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD,
RUE DE TOURNON, N° 6.

M DCCC XXIII.

JACQUES FAUVEL.

SUITE

DE LA

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XIV.

Prospérité, vanité.

NOTRE maison continuait de prospérer : M. Dumarsy était plus riche qu'il ne l'avait jamais été. On nous citait parmi les premiers fabricans de France; et la considération dont je me voyais entouré n'était pas due seulement à ma fortune. On van-

tait l'activité que j'avais déployée en réparant le désastre de mon beau-père. Mes débats avec sir Rovers avaient fait un peu de bruit par l'indiscrétion de ses démarches ; le public, sans bien connaître le fond de l'affaire, applaudissait au courage que je venais de montrer contre un homme puissant ; et cette aventure me donnait quelque célébrité.

Madame Dumarsy, jouissant avec délices de sa nouvelle opulence, avait repris un grand état de maison ; elle recevait, voyait beaucoup de monde, et se montrait glorieuse de son gendre. M. Dumarsy, malgré sa faible santé, soutenait fort bien les fatigues d'un genre de vie qui le récréait ; et il se plaisait à dire qu'il me devait son heureuse existence. Louise, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, se livrait aux amusemens de son âge ; et me remerciait des plaisirs que chaque jour faisait naître pour elle. Au milieu de l'ivresse de la famille, je me laissais agréablement aller à quelques mouvemens d'orgueil, en songeant qu'on avait raison

d'attribuer à mes soins, à mes veilles, le bonheur de jouir d'une situation si brillante.

Il y avait comme un retentissement d'éloges autour de moi dans les cercles de madame Dumarsy. Toutes les personnes qui paraissaient dans son salon m'adressaient des louanges, les unes par bienveillance, d'autres par politesse, par ce sentiment qui dispose à dire des choses agréables aux personnes chez lesquelles on est invité. J'étais d'autant plus sensible à ces complimens, qu'ils venaient d'hommes recommandables. La nombreuse société de ma belle-mère se composait de négocians, de propriétaires, de personnes de la haute bourgeoisie. Il s'y trouvait bien aussi quelques parasites. M. de Blaveau ne nous quittait plus, et nous prodiguait tant d'éloges et d'épithètes, que madame Dumarsy lui pardonnait de retomber par intervalles dans la manie de vouloir me protéger. Mais que ses phrases étaient insignifiantes près de celles que nous débitait un M. de Guerville, homme sans état, aimant à

vivre chez autrui, flatteur par goût, persuadé du mérite de quiconque réussissait, admirateur des gens heureux, prôneur infatigable, perpétuellement outré, et cependant de très bonne foi dans son enthousiasme! C'était mon panégyriste en chef: pour peu qu'on l'eût pressé, il m'eût donné, je crois, un brevet de grand homme. Ses exagérations m'avaient d'abord choqué; mais..... ô subtil poison de la louange! je me surprenais quelquefois à trouver de l'esprit à M. de Guerville.

Un soir, Blaveau parla de la prochaine nomination des échevins. Plusieurs personnes, disait-il, l'avaient sollicité pour qu'il mît dans leurs intérêts son intime ami, le prévôt des marchands. « Vous sa-
« vez, ajouta-t-il en me jetant un coup
« d'œil, que j'employe mon crédit avec
« discernement, et qu'il n'est pas dans
« mon caractère de recommander tout le
« monde. Il faut ici de l'intégrité, des lu-
« mières, du dévouement au bien public:
« c'est un homme comme vous que je
« voudrais voir dans l'administration de la

« ville de Paris. » Tous ceux qui étaient présens l'approuvèrent. Guerville s'écria que j'honorerais la place bien plus que je n'en serais honoré. Je fis peu d'attention à ces discours; mais ils avaient frappé ma belle-mère : elle m'en parla le lendemain, et, selon son habitude, ce fut avec chaleur. Elle me dit que la fortune ne donne qu'un commencement de considération ; que, pour avoir une belle existence, il faut occuper une place. Je n'entrai pas d'abord dans ses vues; toutefois, en y réfléchissant, je pensai qu'il s'agissait d'une magistrature honorable, que je pouvais y être utile; je me mis sur les rangs, et je fus nommé. Blaveau en était tout fier.

Quinze jours s'étaient à peine écoulés, lorsque ma belle-mère, à la suite d'un conciliabule tenu avec M. de Guerville et d'autres personnes, vint me trouver, et m'annonça qu'elle désirait avoir avec moi un entretien du plus haut intérêt. Elle était embarrassée; après bien des détours : « La fortune, les places, me dit-elle, c'est « quelque chose, c'est beaucoup; mais

« pour jouir de toute la considération à « laquelle un homme peut aspirer, il est « essentiel, il est indispensable d'obtenir « une distinction honorifique. Je serais la « plus heureuse des mères, si je voyais mon « gendre décoré du cordon noir. » Je faillis à éclater de rire. « Eh! ma chère belle-« mère, lui dis-je, quelle singulière am-« bition vous saisit! J'ai demandé une place, « parce que je peux y rendre des services; « mais je n'irai certainement pas sollici-« ter une vaine distinction. Je ne suis plus « un enfant; c'est un hochet que vous me « proposez. » Je continuai de plaisanter; elle se retira un peu déconcertée. Cependant, plusieurs jours de suite, elle revint à la charge. Mon refus lui causait du chagrin; elle me disait que je n'aurais besoin de faire aucune sollicitation, que ses amis étaient certains de réussir, et qu'elle me demandait seulement de consentir à ce qu'on agît pour moi. Elle était pressante, il m'en coûtait de l'affliger; ce cordon n'avait pas la plus légère importance à mes yeux; mais puisque les gens dont

j'étais entouré y mettaient tant de prix... j'eus la complaisance de ne pas m'opposer aux démarches qu'on voulait faire.

Le surlendemain, je trouvai madame Dumarsy agitée, presque en colère; elle venait d'apprendre que le succès qu'elle avait cru certain éprouverait de grandes difficultés, et qu'il était très douteux que son gendre obtînt le cordon noir. Je fus piqué; je ne laissai rien paraître, je me disais encore que je me souciais fort peu d'un cordon; mais je passais en revue dans ma mémoire les différentes personnes à qui l'on avait donné cette distinction, et je trouvais à la plupart d'entre elles bien moins de titres que je n'en réunissais. Je voyais de l'injustice, de l'ingratitude à ne pas m'accorder une faible récompense de mes services, une récompense qu'on aurait dû m'offrir. Je décidai que j'obtiendrais ce qu'on me refusait. J'avais réussi dans toutes mes entreprises, en combinant avec quelque force de tête les moyens d'atteindre mon but; je réfléchis une partie de la nuit à la manière dont je dresserais mes

batteries, aux gens qu'il fallait voir, aux raisons dont j'appuierais ma demande. Je me levai de très bonne heure, j'écrivis rapidement un mémoire; je ne voulais point que la matinée se passât sans que j'eusse pénétré chez M. de Colbert, dont j'étais impatient de réclamer la bienveillance et l'équité. J'achevais de m'habiller pour me rendre chez le ministre, quand Louise m'apporta une lettre de mon oncle le pasteur.

Fort pressé, j'ouvre et je lis à la hâte. Mon oncle aussi me félicitait de notre situation prospère; il m'invitait à jouir du fruit de mes travaux, et peignait les avantages que la fortune devait m'offrir. Le bon pasteur comptait sur ma sagesse, et terminait ainsi : « Le bonheur t'exposera « peut-être à des épreuves plus périlleuses « que celles de l'adversité. Je crains peu « pour toi ses molles séductions et son ra- « pide entraînement; ton âme ferme saura « te garantir de la vanité, source de toutes « les faiblesses des gens heureux.... » Je m'assis, je relus lentement ces mots; Louise,

appuyée sur mon épaule, lisait en même temps que moi. Je restai pensif quelques momens; puis il m'échappa un sourire. Ma femme me demanda la cause de ma gaîté; je lui indiquai du doigt les dernières lignes de la lettre de mon oncle: elle n'y voyait qu'un éloge mérité de mon caractère. « Tu « me crois donc une âme bien forte? lui « dis-je. Oui, j'ai surmonté des obstacles « nombreux pour réparer les malheurs de « ton père, pour devenir ton mari, pour « te créer une grande fortune. Au milieu « de nos dangers, je suis resté ferme, iné- « branlable.... — Eh bien? — Eh bien! « cet homme si courageux n'a pas dormi, « parce qu'on hésite à lui permettre de « porter un ruban. » Louise sourit à son tour; et presque aussitôt elle voulut me donner des éloges. « Ma chère, lui dis-je d'un « ton plus sérieux, ce qui m'est arrivé n'est « qu'une bagatelle; mais dans quels dan- « gers pouvait m'entraîner cette prospérité, « dont tout à l'heure encore j'étais si fier! « La vanité conduit à l'insolence, à l'avi- « dité, à l'ambition; elle produit l'amour

« exclusif de soi, l'oubli des autres, la
« dureté de cœur, tous les vices et toutes
« les sottises humaines. Rassure-toi, je
« profiterai de la leçon; je m'arrête assez
« tôt pour avoir à plaisanter, non à gémir.
« Grâce à mon bon oncle, je n'aurai eu
« que peu de jours d'éblouissement : adieu
« le cordon noir. — Tu en es tout con-
« solé, et moi aussi; mais ma mère...! »
J'étais inquiet, comme ma femme, du chagrin que ma résolution causerait à madame Dumarsy. Il me vint une idée qui pouvait tout arranger.

J'allai au contrôle général; M. de Colbert voulut bien me donner audience, et il m'accueillit de la manière la plus encourageante. Je le priai de m'accorder une nouvelle preuve de bienveillance; et, faisant valoir les travaux, les services et l'âge de mon beau-père, je demandai le cordon noir, non pour moi, mais pour lui. Le ministre me promit avec bonté qu'il y songerait; et peu de temps après M. Dumarsy reçut l'ordre de Saint-Michel. Quelle joie, quel ravissement éprouva ma belle-mère! elle

n'avait pas eu, je crois, des transports aussi vifs, le jour où sa manufacture avait été rétablie. Guerville était stupéfait d'admiration; il me regardait, cherchait des mots, n'en trouvait pas, gesticulait; enfin il s'écria : « C'est le modèle de l'héroïsme « filial! » Blaveau ne se déconcerta point : « Mon illustre ami ne peut rien vous re- « fuser, dit-il; je l'ai si bien disposé pour « vous ! »

M. Dumarsy eut de la vanité pour la première fois de sa vie. « J'ai donc du « mérite, » se disait-il un jour, en se regardant avec complaisance au miroir. L'ordre de Saint-Michel ne fut pas cependant sans inconvénient pour lui, ni même pour sa femme. Toute fière d'abord de se montrer, de se promener en donnant le bras à son mari, elle ne tarda pas à s'apercevoir que, dans plusieurs sociétés, on n'attachait pas au ruban noir autant de considération qu'elle l'avait imaginé. Elle finit par être un peu embarrassée; et, selon les maisons où elle se trouvait, tantôt elle voulait que son mari montrât sa dé-

coration, tantôt elle exigeait qu'il boutonnât son habit; ce qui ne laissait pas de leur demander une certaine contention d'esprit, et par fois d'exciter entre eux de petits débats.

Combien je me sentis heureux d'être désabusé de mes illusions, en voyant arriver mon ami, le sage Duclos, qui venait passer un mois à Paris! Il se disposait à entreprendre un voyage dans le nord de l'Europe. Excellent homme! toujours le hasard me faisait apprendre quelque beau trait de lui. Avant de quitter Clermont, il avait doté sa sœur; il lui avait abandonné tous ses biens, en ne se réservant qu'une pension viagere : c'étaient ces mêmes biens qui m'avaient été si utiles. Quelques jours plus tôt, il aurait eu des reproches à me faire; peut-être m'eût-il fallu rougir devant lui. Le plaisir que j'éprouvai à l'embrasser fut sans mélange; mais, si la vanité n'était plus dans ma tête, les flatteurs fréquentaient encore la maison. Je riais du moment de dépit qu'ils venaient de me causer; je leur dus bientôt un chagrin plus sérieux.

J'avais interrompu si souvent M. de Guerville dans ses panégyriques en mon honneur, qu'il n'osait plus les débiter quand j'étais présent. Avec quel empressement il dédommageait ma belle-mère, dès que je quittais le salon ! Un soir, Duclos s'y trouvait sans moi ; Guerville crut faire la cour à mon ami, en répétant avec enthousiasme ses hymnes à ma gloire. Duclos, qui n'avait pas moins de franchise que de susceptibilité, ne put long-temps se contenir ; il parla contre les flatteurs, et contre ceux qui souffrent leurs discours. Madame Dumarsy lui fit très froide mine ; Guerville crut le calmer, en lui adressant à lui-même de pompeux éloges sur son noble caractère. Duclos s'irrita davantage. Louise s'interposa, sut donner raison à mon ami, sans blesser sa mère; et lorsque j'entrai, les nuages étaient à peu près dissipés.

Par malheur, Blaveau arriva. Il s'était fait protecteur auprès de moi, et il servait les autres comme il m'avait servi moi-même. « Je prends le plus vif intérêt,

« me dit-il, à un homme très intelligent « que j'ai promis de vous recommander ; « il se nomme..... C'est singulier ! j'ai ou-« blié son nom. Peu importe ; j'ai sa « demande. » Duclos fronça le sourcil. Blaveau cherche dans ses poches ; et, parmi vingt papiers, l'un pour un ministre, un autre pour un magistrat, d'autres pour des gens de cour, il en prend un : « Voilà « qui est encore plus singulier ! dit-il. « J'aurai donné la demande qui vous est « adressée, à mon bon ami le comte de « Saint-Géran, en place de cette note « que je m'étais chargé de lui remettre. » Duclos fit un mouvement d'impatience. « C'est égal, poursuivit Blaveau en serrant « ses papiers ; vous n'avez besoin dans ce « moment ni de caissier ni de commis ? « Je dirai à mon estimable protégé que « vous êtes désolé de ne pouvoir rien faire « pour lui. — Parbleu ! s'écria Duclos, « voilà une étrange manière de recomman-« der quelqu'un ! » Je voulus l'apaiser ; il ne m'épargna pas plus que Blaveau. Son caractère ombrageux l'emporta si loin que

je ne pus retenir une raillerie; il se fâcha, et sortit. Je le suivis, il reçut fort mal mes explications. Je l'avais blessé, il accusait tout le monde, et ne faisait grâce qu'à ma femme; il pardonnait à tous les autres, et ne gardait rancune qu'à moi seul. Le lendemain, j'allai chez lui, je ne le trouvai pas. Deux jours après, il quitta Paris sans me revoir.

Ainsi, la fortune m'avait amené des flatteurs; et ces flatteurs me brouillaient avec mon ami.

CHAPITRE XV.

Divane.

La fatigue de recevoir chez soi beaucoup de monde entraîne une autre fatigue : les visites qu'on a reçues, il faut les rendre. Mon beau-père, que sa faible santé dispensait de se conformer à l'usage, restait chez lui; je n'avais pas le même privilége. Dans le nombre des sociétés où j'allais, il en est une surtout qui me laisse des souvenirs.

Divane, après avoir obtenu, à la recommandation de M. Dumarsy, une petite place dans les subsistances militaires, s'était quelque temps désolé de végéter en province,

et de ne parvenir à rien d'important. Il avait de l'intelligence, mais il manquait de capitaux ; par bonheur, il trouva un homme qui avait des capitaux, et qui manquait d'intelligence : ils s'associèrent, et firent des gains assez considérables. Autre circonstance heureuse ! Une dame veuve, âgée et fort riche, remarqua que Divane était jeune et de joyeuse humeur ; elle ne tenait pas à la naissance, il tenait beaucoup à l'argent : ils se marièrent. Les soins de Divane ne purent empêcher la bonne dame de mourir peu de mois après, en lui laissant toute sa fortune. Il pleura sa femme, vendit ses biens, revint à Paris ; et, gros capitaliste, il ne tarda pas à être un des chefs de l'administration où il était entré petit commis. Son héritage et ses bénéfices lui donnaient une grande opulence, dont il usait avec toute la profusion d'un financier.

La vue de Divane richement vêtu produisait sur moi un effet singulier. Au régiment, au For-Lévêque, je lui avais trouvé un langage simple, naïf, annonçant de la bonhomie ; dans son salon, au milieu de

son faste, je remarquais qu'il lui échappait souvent des expressions triviales. Autrefois, je ne m'apercevais pas que ses manières fussent différentes de celles des autres; depuis qu'il avait fait fortune, il me paraissait d'une gaucherie qui parfois devenait grotesque. Je ne communiquais ces observations à personne; et s'il arrivait qu'on voulût tourner Divane en ridicule, je me plaisais à vanter son caractère.

Le nouveau financier me témoignait toujours la même affection, la même reconnaissance. Il venait souvent nous rendre visite; il nous faisait des invitations fréquentes, et attachait un très vif intérêt à ce que j'allasse chez lui. Sa société habituelle était bien différente de celle de mon beau-père. En général, on voyait chez M. Dumarsy des hommes estimés pour leur conduite et leur probité, jouissant d'une fortune acquise par de longs et utiles travaux, ou exerçant encore des professions honorables. Chez Divane, on voyait surtout des munitionnaires, des traitans, des fermiers du fisc, portés à un haut degré d'opulence par

un tour rapide de la roue de fortune. La plupart n'osaient avouer ni d'où ils étaient partis ni comment ils étaient montés. Quelques-uns se disaient riches de patrimoine, et le public chansonnait leur basse origine. Avides de réparer le temps perdu, ils semblaient avoir hâte de prodiguer les dépenses, de s'entourer de luxe, de se rassasier de plaisirs. Singes maladroits des grands, ils faisaient bâtir des maisons somptueuses, mais sans goût; ils payaient des maîtresses qui les trompaient; ils avaient des équipages, des attelages, jouaient gros jeu, prenaient de grands airs, se donnaient pour des hommes de bon ton; et mon pauvre Divane, singe trop fidèle de ses confrères, faisait encore des progrès en ridicule.

Beaucoup d'autres personnes fréquentaient sa maison. Souvent il avait des réunions où la ville entière semblait s'être donné rendez-vous. Il ne me dissimulait pas qu'il spéculait sur ces réunions pour se faire des amis. C'était un de ces hommes qui, sans instruction, sont fort éclairés sur

leurs intérêts; qui, sans esprit, savent habilement arriver à leur but. Il entendait merveilleusement l'art d'attirer, soit à de grandes fêtes, soit à de petits dîners, les gens dont il avait besoin. Les dévots commençaient à se trouver en crédit; et leur recommandation était utile, même pour se faire adjuger des entreprises de finances. Ils se divisaient en jésuites et en jansénistes: les deux partis s'étaient voué une haine implacable. Divane courtisait les uns, parce qu'ils étaient en faveur, les autres, parce qu'ils pouvaient avoir leur tour. J'assistai chez lui, dans la même semaine, à deux dîners. Au premier, il y avait des jésuites; au second, il y eut des jansénistes. Ceux-ci se présentèrent avec un air sombre, presque hautain; ils parlaient d'un ton dur et tranchant; mais la bonne chère finit par les humaniser et les mettre en gaîté. Je me souvins que leurs antagonistes étaient venus avec un air doux, humble; et qu'au dessert, ils avaient eu la voix altière et le regard dominateur. Au dîner des jansénistes, on fulmina contre les jésuites; au dîner des

jésuites, les jansénistes avaient été charitablement déchirés. J'admirais comment, chez le même homme, à la même place, à peu de jours d'intervalle, ce qui avait été censuré avec acharnement était loué avec enthousiasme; et comment ce qui avait été exalté sans mesure était proscrit sans pitié. Je n'admirais pas moins avec quelle souplesse ce Divane, qui paraissait si lourd, prenait les opinions, et semblait épouser les passions des gens qui dînaient chez lui. Du reste, en écoutant très attentivement leurs controverses, il me fut impossible de rien comprendre aux questions qui divisaient les deux partis.

J'aimais Divane; mais, à bien des égards, sa maison ne pouvait me convenir. Je lui faisais chez moi un accueil très amical, et j'allais toujours plus rarement chez lui. Il vint nous inviter à une grande soirée : j'avais une forte raison pour ne pas m'y rendre. Le lendemain du jour désigné, j'étais obligé de partir pour la Touraine, où m'appelaient les affaires de

la manufacture que j'y avais établie. Divane était consterné de mon refus; il insista d'un air attendri, il se fit seconder par ma belle-mère : j'acceptai.

Jamais son salon n'avait offert une réunion si nombreuse. Des femmes élégantes formaient un cercle brillant; des hommes de tous les rangs, de tous les états, négocians, financiers, gens d'épée, de robe et d'église, mondains et dévots, se trouvaient confondus et semblaient de la meilleure intelligence. Rien n'est tel que le salon d'un riche pour rapprocher un moment les opinions, et suspendre les inimitiés pendant une soirée. Divane, affairé, glorieux, allait, venait, et prodiguait à chacun des remercîmens, des complimens et des révérences.

En passant dans le cercle où madame Dumarsy et Louise allaient se placer, nous fûmes bien surpris de nous trouver près d'une dame que certainement nous n'avions pas le désir de rencontrer : c'était la femme de mon cousin Anselme. Je cherchai des

yeux son mari; heureusement, il ne l'avait pas accompagnée. Je la saluai d'un air froid; madame Dumarsy détourna la tête, et feignit de ne l'avoir pas aperçue; Louise, craignant de l'humilier, mit dans son accueil une grâce, une bonté, j'oserais presque dire une clémence angélique. La manière dont madame Anselme répondit à mon salut annonçait une sorte de repentir visible pour nous, mais non pour les autres personnes, avec lesquelles elle conserva un air aisé, enjoué : il me parut qu'elle avait fait de nouveaux progrès dans l'usage du monde, et même du grand monde.

Ma femme accepta une partie de jeu. Après avoir fait le tour du salon, j'écoutais un homme qui se piquait de savoir les secrets de tout le monde, ne ménageait les épigrammes à personne, pas même au maître de la maison, et n'épargnait que ma belle-mère et ma femme; rien de plus simple, c'était à moi qu'il parlait. Tout à coup, j'aperçus ma belle-mère et madame Anselme assises sur un canapé; elles causaient à voix

basse, mais vivement. Je tournai souvent mes regards de leur côté; il me sembla que madame Anselme regagnait un peu la bienveillance de ma belle-mère, dont le courroux s'amollissait par degrés.

Vers dix heures du soir, parut avec beaucoup de fracas le jeune marquis de Saintis, que je voyais pour la première fois. Sa parure était d'une élégance recherchée; je n'ai pas rencontré d'homme d'une figure plus aimable; ses grâces formaient un contraste parfait avec la gaucherie de Divane. Celui-ci, en courant le recevoir, se heurta si rudement contre un fauteuil, qu'il poussa un cri de douleur; mais on vit presque aussitôt sur ses lèvres un sourire d'enchantement; tant il était heureux d'avoir chez lui M. le marquis de Saintis.

En peu de minutes, le jeune marquis adressa quelques mots flatteurs à la plupart des dames; il s'arrêta près de ma femme, et sembla frappé de sa beauté. Dès qu'il sut mon nom, il vint à moi; il me fit des complimens sur les brillans produits de mon

industrie. Bientôt il me quitta pour parler de chasse avec un vieux militaire, de théâtre avec un abbé, d'intrigues de cour avec un robin; puis il retourna voltiger près des dames.

Je demandai à l'officieux personnage qui m'avait raconté les aventures et les secrets de tout le monde, quelques détails sur M. de Saintis. « C'est un étourdi, me dit-il, « aussi dangereux par ses qualités que par « ses défauts. Il idolâtre sa mère, et il l'a « ruinée; il croit à ses sermens d'amour, « quand il les prononce, et il est le plus « volage des amans. Il comble de politesses « nos financiers, leur souffle leurs maî- « tresses, emprunte leur argent; et je ga- « gerais que le bon Divane payera cher « l'honneur que lui fait M. le marquis en « assistant à sa soirée. »

Je jeu cessa: les groupes répandus dans le salon se rapprochèrent. Le marquis attira de plus en plus l'attention; il nous fit la description d'une fête qui dans peu de jours devait enchanter Versailles: toutes les dames exprimèrent le désir de voir tant de

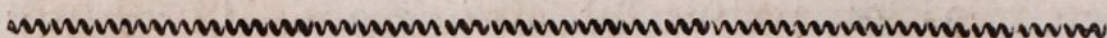
merveilles. M. de Saintis répondit qu'il était à leurs ordres; et, changeant de sujet, il raconta d'une manière spirituelle plusieurs anecdotes aussi piquantes que variées.

Nous nous retirâmes fort tard, grâce à madame Dumarsy, qui ne se lassait pas d'entendre le marquis. La foule s'écoula sans faire attention à Divane, qui, harassé de plaisirs et de fatigue, s'était endormi sur un fauteuil.

Je n'eus pas besoin de demander à ma belle-mère quel avait été l'objet de son entretien avec madame Anselme; elle se hâta de nous apprendre que ma cousine faisait fort mauvais ménage. « C'est son mari,
« ajouta-t-elle, qui seul a causé les ennuis
« que nous avons éprouvés. La pauvre
« femme est bien malheureuse! Son regret
« d'être brouillée avec nous, le récit de ses
« peines m'avaient tout attendrie. Heureu-
« sement cet aimable marquis est venu me
« rendre à la gaîté. Il faut convenir que Di-
« vane sait jouir de sa fortune, et que ses
« réunions sont magnifiques. »

Je plaisantai ma belle-mère sur son

indulgence envers la femme de mon cher cousin, sur son enthousiasme pour les petits-maîtres et pour les financiers. Quelques heures après je partis pour la Touraine.



CHAPITRE XVI.

Voyage et retour.

J'AVAIS déjà fait en Touraine quelques rapides voyages; celui-ci exigeait plus de temps, et je n'espérais pas être de retour avant trois semaines. Les hommes frivoles dussent-ils m'accuser de faiblesse, j'avouerai que mon cœur se serrait lorsqu'il fallait me séparer de Louise. Je n'ai connu que dans les jours passés loin d'elle ce sentiment triste, vague, inquiet, qui allonge les heures et rend pénible l'existence. Ses lettres seules pouvaient dissiper mon ennui : chaque courrier m'apportait de ses nouvelles, et l'on juge si j'étais exact à lui répondre.

J'arrivai à Tours : notre manufacture

prospérait par les soins d'un habile régisseur ; mais je reconnus que, pour terminer les affaires qui m'avaient appelé, je ne pouvais me dispenser de faire une tournée dans plusieurs villages. J'étais fort contrarié ; j'allais passer huit jours sans avoir des nouvelles de Louise.

Je trouvai trois lettres d'elle à mon retour. Je les saisis, et, comme un jeune amant, je courus me renfermer dans ma chambre pour causer seul avec ma Louise. Elle se plaisait à me faire connaître l'emploi de tous ses momens. Dans sa première lettre, elle m'annonçait que, deux jours après mon départ, sa mère lui avait amené madame Anselme, bien affligée, bien empressée de recouvrer l'amitié de la compagne de son enfance. Louise, bonne, indulgente, craignant de causer du chagrin à sa mère, avait aisément pardonné. « Allons, me dis-je, « encore une imprudence de ma belle-« mère ! Quand je serai à Paris, je verrai « comme il convient d'agir. »

A la fin de la seconde lettre, Louise me disait que le marquis de Saintis était venu

pour me rendre visite : il avait été désolé de ne pas me rencontrer. Amateur passionné des arts, il désirait examiner en détail notre manufacture. M. Dumarsy et Roland s'étaient fait un plaisir et un point d'honneur de le conduire dans les ateliers. Il avait rappelé à madame Dumarsy que, chez Divane, elle paraissait fort curieuse de voir la fête de la cour ; il pouvait lui offrir des billets pour elle, pour madame Fauvel, et même pour madame Anselme, qui se trouvait présente. Ma belle-mère s'était empressée de tout accepter. Cette visite, ces politesses si facilement accueillies étaient peu faites pour me plaire. Sans y mettre trop d'importance, je me proposai d'écrire à ma belle-mère ce que j'en pensais.

La dernière lettre me donnait de nombreux détails sur la fête de Versailles ; Louise me racontait avec naïveté combien elle avait été ravie des magnificences de la cour. Mais ce n'était pas tout : le marquis voulait absolument conduire un jour ces dames à la jolie maison de campagne de sa mère, qui aurait grand plaisir à les recevoir ; et la partie était

arrangée pour le samedi suivant. Nous étions au jeudi... Je réfléchis un moment, et je demandai des chevaux de poste.

En deux heures, je finis quelques affaires importantes; je laissai pour les autres mes instructions à notre régisseur : je repris la route de Paris; je ne m'arrêtai point, et le samedi matin j'entrai dans la chambre de ma femme au moment où elle achevait sa toilette.

A ma vue, Louise pousse un cri de surprise et de joie; elle se jette dans mes bras : étonnée d'un si prompt retour, elle me questionne; elle est enchantée de me revoir. Monsieur et madame Dumarsy accourent. Je leur dis que, ne pouvant m'accoutumer à vivre loin d'eux, j'ai brusqué toutes mes affaires pour revenir bien vite les embrasser. « Que vous arrivez à propos! » s'écrie madame Dumarsy. « Nous allons vous emmener « à une partie charmante, chez la mère de « M. le marquis de Saintis. » Alors elle me raconte ce que je savais déjà par la lettre de Louise. « Eh quoi! lui dis-je, une partie « de campagne à un homme qui arrive de

« voyage ! — Vous ne vous fatiguerez pas.
« Madame Anselme, avec qui je veux vous
« réconcilier, va venir nous prendre dans
« la voiture du marquis : il nous attend chez
« sa mère. — Je serais désolé de troubler
« vos plaisirs ; mais je m'étais fait une fête de
« passer cette journée entre nous, en fa-
« mille. Voyez cependant... Louise, qu'en
« penses-tu ? » Je lisais sa réponse dans ses
yeux ; elle s'empressa d'annoncer son désir
de rester. « Mais nous sommes attendues, »
reprit madame Dumarsy ; « comment ne pas
« nous rendre à une invitation que nous
« avons acceptée ? — Si vous le vouliez,
« dis-je, ne pourrais-je pas écrire, vous
« excuser ? — Oui, oui, » s'écria Louise en
m'embrassant ; et aussitôt elle courut dans
une pièce voisine pour quitter sa parure.

Dès qu'elle fut sortie, « Savez-vous, »
dis-je à madame Dumarsy d'un ton plus
sérieux, « savez-vous quel est ce marquis
« dont vous acceptez imprudemment les
« invitations ? Je n'ai point voulu parler
« devant Louise ; mais il faut si peu de chose
« pour effleurer la réputation d'une jeune

« femme, et la plus légère atteinte est quel-
« quefois si funeste! — Eh! bon Dieu! dit
« M. Dumarsy, ce monsieur de Saintis m'a
« paru fort sensé, fort instruit. — Connaissez,
« repris-je, sa conduite et ses mœurs. » Je finissais à peine de raconter ce que j'avais appris chez Divane, que ma belle-mère me dit vivement : « Vous avez raison, et je suis
« une folle. Écrivez, écrivez sans perdre
« un moment... Que vous avez bien fait
« d'arriver, de m'avertir! Je suis honteuse
« de mon inconséquence; je suis effrayée
« des suites qu'elle pouvait avoir. » C'était une excellente femme que madame Dumarsy: avec quelle rapidité elle changeait d'opinion! Je vis l'instant où je serais obligé de prendre contre elle la défense du marquis.

Un laquais, en livrée fort brillante, vint annoncer que madame Anselme attendait ces dames dans la voiture de M. le marquis. « Dites à madame Anselme, répondis-je,
« que M. Fauvel est de retour, et que ces
« dames ne peuvent l'accompagner. » Le laquais voulut se permettre quelques observations : « Faites ce qu'on vous dit, » ré-

pliquai-je. En même temps je lui remis pour son maître la lettre d'excuses que je venais d'écrire.

Il paraît que ma réponse jeta madame Anselme dans une grande indécision. Je présume que, fort contrariée, elle hésitait pour savoir si elle monterait chez moi, si elle retournerait chez elle, ou continuerait sa route. Cinq ou six minutes se passèrent; enfin nous entendîmes partir la voiture.

Louise revint en négligé; elle ne m'avait jamais paru si jolie; sa mère la combla de caresses. Nous passâmes une journée délicieuse. Personne à Paris ne savait mon arrivée; il ne vint ni importuns ni flatteurs; nous fûmes seuls. Que nous étions bien ensemble! que d'aimables retours sur le passé! que de charmans projets pour l'avenir! A souper, il n'y avait avec nous que notre bon Roland et un de mes commis. Nous étions tous heureux, une gaîte vive nous animait; madame Dumarsy disait que depuis longtemps elle n'avait ri d'aussi bon cœur. Nous prolongions la soirée; il était onze heures,

et nous ne songions pas encore à nous séparer... On frappe à coups redoublés à la porte de la rue.

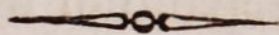
Nous nous demandons qui peut venir si tard; on nous annonce mon cousin Anselme. « Anselme! chez moi! à cette heure! « que nous veut-il? » Il entre tout effaré. « Je n'aurais pas osé venir chez vous, mon « cousin, me dit-il... Je ne sais pourquoi « vous m'en voulez... Mais je suis dans une « inquiétude... » En effet, je ne l'avais jamais vu si pâle et si dolent. « Voilà madame « Dumarsy, continue-t-il; voilà madame « Fauvel; où est ma femme? » Je lui dis que ces dames n'avaient pu aller avec elle chez la mère de M. le marquis de Saintis. A ce nom, Anselme frissonne : il paraît que sa femme n'avait pas jugé à propos de lui dire où elle était invitée. « Ah! juste « ciel! reprend-il. Elle devait revenir de « si bonne heure! Je donnais ce soir un « grand souper; elle n'a point paru. » Très agité, il s'excuse de nous avoir dérangés, et nous laisse pour courir à l'hôtel du marquis.

Le lendemain, nous fûmes très étonnés de le revoir. L'inquiétude et la fatigue décomposaient sa figure. Il avait fait bien du chemin depuis la veille. « Auriez-vous des « nouvelles de ma femme ? » nous dit-il. Sur notre réponse négative, il nous conta que, n'ayant rien pu savoir chez le marquis, il était allé à la campagne de la mère : une dame y avait paru quelques minutes, et était remontée en voiture avec M. de Saintis. Anselme était revenu à l'hôtel ; un domestique compatissant lui avait parlé d'une petite maison de campagne que monsieur le marquis possédait à Auteuil. Il s'était empressé d'y courir ; il avait inutilement questionné le portier ; il était revenu chez lui ; il revenait chez nous. « Où me conseillez-vous « d'aller ? » nous dit-il. Nous ne savions quelle indication lui donner. Il entra contre sa femme dans un accès de colère égal aux plus violens que j'eusse vus jadis à son père ; puis il nous quitta brusquement.

Le soir même, on nous dit que madame Anselme était retrouvée, et qu'elle faisait un grand récit d'une attaque de voleurs

dans la forêt de Saint-Germain. Peu de jours après, le bruit se répandit que monsieur et madame Anselme allaient plaider en séparation.

Je ne revis plus le marquis. L'aventure de madame Anselme avait fait une vive impression sur Louise : elle ne m'en parlait point; mais je ne pouvais attribuer qu'à ses réflexions le désir qu'elle témoignait de vivre en famille. Son père commençait à se fatiguer de recevoir des visites nombreuses; et quelquefois il parlait de se retirer à la campagne. Il n'y avait plus que madame Dumarsy qui eût conservé un goût très vif pour le grand monde, et tous les jours elle cherchait à rendre sa société plus brillante.



CHAPITRE XVII.

Quelques scènes chez madame Dumarsy.

Il arriva bientôt à ma belle-mère un double bonheur. Son mari, pour sa fête, lui fit cadeau d'un équipage; et presque en même temps elle fut nommée dame de charité.

Sa fortune ne lui valut pas seule cette honorable nomination; les abondantes aumônes qu'elle répandait dans son quartier lui méritaient depuis long-temps l'estime et la reconnaissance des personnes chargées de veiller aux besoins des malheureux. On sait que les dames de charité sont choisies parmi les femmes les plus nobles ou les plus riches:

Appelée à partager leurs touchantes occupations, madame Dumarsy s'en félicitait, beaucoup par zèle pour les pauvres, un peu par vanité pour elle-même.

Je me souviens qu'un jour, en revenant du bureau de charité, où elle était allée dans son carrosse, je la vis tout attendrie des projets qui avaient été arrêtés pour le soulagement de la classe indigente, et toute joyeuse de ce qu'au détour d'une rue son cocher avait éclaboussé Anselme qui passait.

Les dames de charité étaient pleines de vertu et de dévouement; elles se faisaient quelques visites entre elles; j'eus l'honneur d'en voir plusieurs chez madame Dumarsy. Mais ces visites de simple politesse ou d'affaires avaient lieu dans la matinée, et n'ajoutaient point à l'éclat des nombreuses réunions de ma belle-mère. Son ambition était plutôt excitée que satisfaite. Ce qui l'avait frappée surtout dans les soirées de Divane, c'est qu'il y avait chez lui des gens de qualité, tandis qu'on ne voyait dans notre maison que des personnes qui appartenaient à la

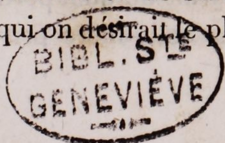
bourgeoisie : à la haute bourgeoisie, il est vrai; mais enfin ce n'étaient que des bourgeois.

En attendant qu'elle eût le bonheur d'avoir à son cercle des gens de haute distinction, madame Dumarsy ne pouvait se défendre de montrer une humeur un peu vaine. Bonne par caractère, elle recevait toujours avec amitié ses parens et ceux de son mari ; mais son amitié devenait quelquefois protectrice : on eût dit qu'elle s'essayait en famille à prendre des airs de qualité.

Cependant ses relations avec les dames pieuses qui s'occupaient du soin des pauvres lui firent connaître d'autres dames très distinguées aussi par leur naissance, mais plus jeunes, un peu frivoles. Parmi celles qui devinrent l'objet de ses invitations empressées, la première qui voulut bien embellir une de ses soirées fut la veuve du président de Juvignac. On lui prodigua les égards, les attentions, les petits soins. Une présidente ! c'est quelque chose; mais ce n'était encore que de la noblesse de robe.

Enfin, ma belle-mère rencontra madame la vicomtesse de Gernancé, nièce de la duchesse de Vassau, l'une des dames de charité les plus respectables. Madame la vicomtesse n'était pas encore parvenue aux éminentes vertus de sa tante. C'était une femme de trente ans au plus fort dissipée, et faisant beaucoup de dépense. Elle vint deux jours de suite, le matin, chez madame Dumarsy; elle lui témoignait beaucoup d'amitié, l'appelait ma chère, mon cœur, ma bonne amie, et elle accepta pour elle et pour M. le vicomte une invitation à dîner.

Madame Dumarsy était habituée à recevoir beaucoup de monde; toutefois, ce dîner était d'une telle importance à ses yeux que pendant huit jours les préparatifs l'occupèrent. Ce fut pour elle un grand travail que celui de bien assortir les convives. Le choix tomba sur les personnes de sa société habituelle, qui, par leur état, leur fortune, leur genre d'éducation, se rapprochaient le plus de M. le vicomte et de madame la vicomtesse, et à qui on désirait le plus prouver



qu'on était bien avec des gens de haut parage.

Le grand jour arriva. Ma belle-mère, élégamment parée, attendait dans son salon les personnes invitées. On lui annonce que sa vieille tante Ursule vient lui demander à dîner. Il eût été difficile d'imaginer un incident qui pût la contrarier davantage. Mademoiselle Ursule était une vieille fille acariâtre et babillarde, dévote et médisante. Alors même qu'il eût été possible de placer à table une personne de plus, comment présenter une telle parente à madame la vicomtesse? Tout en faisant à la chère tante beaucoup d'amitiés, madame Dumarsy cherchait de quelle manière elle pourrait la renvoyer, quand, pour comble de malheur, entra d'un air jovial un cousin de M. Dumarsy, brave homme qui nous avait été fort utile le jour de l'incendie, et qui depuis s'était établi à Melun, où il était maître charpentier. Se trouvant à Paris, il venait aussi nous demander à dîner. Oh! pour le coup, il y avait de quoi perdre la tête. Cependant ma belle-mère prit courage; elle

combla ses deux parens de politesses, les invita à revenir le lendemain, le surlendemain, tous les jours qui leur conviendraient; mais aujourd'hui, elle était désespérée, elle avait du monde, beaucoup de monde, point de place, et ne pouvait les retenir. Toutes ses précautions pour adoucir son refus n'empêchèrent pas que la tante, se fâchant, ne lui dît quelques mots assez aigres sur sa vanité, sur le dédain qu'elle avait pour sa famille, et que le cousin, un peu goguenard de son naturel, ne lâchât quelques grosses plaisanteries. Madame Dumarsy tremblait que cette petite scène ne se prolongeât jusqu'à l'arrivée de ses brillans convives. Heureusement le cousin de Melun prit sous le bras la vieille fille, lui proposa d'aller dîner tête à tête chez le suisse de l'arsenal, et tous deux partirent, l'un en continuant de plaisanter, l'autre en grondant entre ses dents.

Lorsque j'entrai dans le salon avec mon beau-père et ma femme, madame Dumarsy était encore tout émue de cette aventure. Les convives arrivèrent successivement; et,

après une heure d'attente, parurent madame la vicomtesse et son mari.

Je voyais M. le vicomte pour la première fois ; il avait un air gourmé, important et froid. Ma belle-mère nous avait vanté son esprit; apparemment il dédaigna de le prodiguer devant nous; il portait autour de lui des regards distraits, et ne répondait que par monosyllabes.

Le dîner était d'un luxe recherché. Le vicomte mangea beaucoup, but de même, et parla peu. En revanche, sa femme animait, soutenait presque seule la conversation. Je fus d'abord enchanté de la manière dont elle s'exprimait. Elle était bonne, affectueuse pour ma belle-mère et pour ma femme, et semblait se faire une étude de leur dire des choses agréables. Peu à peu je revins de mon enchantement; les complimens de la vicomtesse me paraissaient de plus en plus singuliers. « Mon Dieu! ma chère, » disait-elle à madame Dumarsy, « si vous sa-
« viez combien il m'est doux de me trouver
« ainsi à un dîner de famille, sans façon,
« avec de bons bourgeois, que j'estime

« beaucoup plus que la plupart de nos pe-
« tits-maîtres de la cour ! Vous n'imaginez
« pas à quel point les grands dîners me fati-
« guent. Tous ces devoirs de convenance et
« d'étiquette, auxquels sont assujettis les
« gens qui ont un nom, finissent par être
« importuns. Vous ne connaissez pas tous
« ces ennuis-là. Vous êtes bien heureuse,
« avec votre fortune modeste, dans votre
« petite société : on ne vous porte pas envie ;
« eh bien ! on a tort. » Puis elle se permettait de blâmer, de critiquer, de donner des avis.... « Vous ignorez l'usage... Voici
« comme on sert à la cour... Voilà ce qui se
« fait chez moi... Excusez, mon cœur; je
« suis franche; c'est par amitié. Je n'en suis
« pas moins très sensible à la peine que
« vous vous êtes donnée pour nous rece-
« voir ; je vous sais gré de la bonne inten-
« tion. »

Pour juger madame la vicomtesse fort impertinente, je n'eus pas besoin d'attendre les railleries qu'elle adressa bientôt à différens convives, gens estimables, qui furent très dé concertés. Louise les consolait de son

mieux par ses attentions. M. Dumarsy avait peine à cacher son humeur. Je regardais ma belle-mère, qui, fort embarrassée, ne savait si elle devait remercier des éloges ou rire des épigrammes. Je ne me pressais pas de parler; elle avait arrangé ce dîner, je n'étais pas fâché qu'elle en vît les résultats.

Cependant le vicomte se mit de la partie. Ses complimens étaient tantôt ironiques, tantôt maladroits; il dit qu'à voir la richesse de notre ameublement et l'élégante ordonnance du service, on se croirait vraiment chez un grand seigneur. « Oui, répondis-je; « mais par cette fenêtre on aperçoit des ateliers et des magasins. J'aime ce coup « d'œil; il nous rappellerait à nous-mêmes, « si nous cessions un instant de nous honorer de notre état. De bons bourgeois, « comme le disait tout à l'heure madame la « vicomtesse, valent bien certains petits-maîtres qui n'ont que des dettes et de « l'impertinence : voyez les marquis de « Molière. » Nos amis respirèrent. Le vicomte reprit son silence, son appétit et sa

dignité. « Oh! Molière, dit la vicomtesse, « il a bien de l'esprit; mais c'est une mau- « vaise tête. »

On se leva de table : j'avais des affaires ; je ne me crus pas obligé de me gêner pour tenir compagnie à madame la vicomtesse et à son mari. Je sortis; mais le soir même j'appris ce qui s'était passé pendant mon absence.

A peine rentré au salon, M. le vicomte avait demandé des cartes et s'était mis au jeu. Madame la vicomtesse, devenue silencieuse, boudeuse, ne prenait pas la peine de cacher son ennui. On annonça notre première amie, la présidente de Juvignac, qui n'avait pu dîner avec nous, et qui venait nous rendre une visite. La vicomtesse sembla se réveiller, courut vers la présidente, l'embrassa, se hâta de recommencer l'éloge de la réception que lui avait faite madame Dumarsy, et parla du plaisir qu'elle avait à se trouver chez ma belle-mère, de manière à faire croire qu'elle était honteuse qu'on la vît chez une bourgeoise. Bientôt, sans faire attention aux autres personnes, ces deux

dames ne parlèrent plus qu'entre elles, comme si elles eussent été seules dans le salon. Madame la vicomtesse avait bien, avec madame la présidente, ce ton de supériorité qu'une femme de cour ne manque jamais de prendre avec une femme de robe; mais au moins elle lui adressait la parole, tandis que ma pauvre belle-mère était dédaignée, délaissée, oubliée. Si elle parvenait à glisser un mot, on lui répondait à peine, ou bien on feignait de ne pas l'entendre. Les deux dames en vinrent à se parler bas, à chuchoter, à rire; madame Dumarsy était au supplice.

A mon retour, je ne vis pas sans humeur que le vicomte avait fait monter le jeu d'une manière exorbitante : il gagnait beaucoup; la table était couverte d'or. Je demandai tout bas à M. Dumarsy s'il trouvait bien décent qu'on jouât si gros jeu chez lui. — « Non, sans doute, répondit-il; mais que « faire? — Rien pour ce soir, lui dis-je; « mais veiller à ce qu'un autre jour on ne « recommence pas. » Je ne sais si ma présence déplut à madame la vicomtesse; à

peine avais-je reparu qu'elle se leva, et, d'un ton impératif, pria son mari de quitter le jeu, en lui rappelant qu'ils avaient une visite d'étiquette à rendre à je ne sais quel duc.

Les autres convives ne tardèrent pas à se retirer ; quelques-uns avaient été entraînés à perdre plus qu'ils ne voulaient risquer ; tous avaient reçu des impolitesses, et nous firent leurs adieux d'un air très mécontent.

Dès que nous fûmes seuls, madame Dumarsy ne put contenir son dépit ; elle éclata, des sanglots lui échappèrent ; elle se répandit en plaintes amères contre les gens de qualité, contre le grand monde ; elle voulait aller au fond d'un désert se mettre à l'abri de toute société humaine. M. Dumarsy lui disait, sans trop s'émouvoir, qu'il avait toujours bien prévu que ses prétentions nous ameneraient quelque chose de fâcheux. — « Dans mon salon ! à ma table ! s'écriait-elle, « répondre à mes politesses en m'accablant « de duretés ! L'ingrate ! après le service que « je lui ai rendu ! — Eh ! quel service ? —

« Oui, oui, je l'ai tirée d'embarras, en lui « prêtant mille écus à l'insu de son mari. » Mon beau-père fit un mouvement d'humeur; puis il se joignait à Louise et à moi pour la calmer, quand nous vîmes entrer le cousin de Melun.

« Cousin Dumarsy, cousin Fauvel, nous « dit-il, on m'a fort mal reçu tantôt; mais « je n'ai pas de rancune, et je viens vous le « prouver. Pour rire à la fois de ceux chez « qui je ne dînais pas, et de celle avec qui « je dînais, j'ai un peu grisé notre vieille « tante Ursule : le vin l'a fait jaser. C'est une « méchante fille; elle est fort bien avec « M. Anselme Menars, votre ennemi. Elle « m'a dit, sous le secret, qu'il se flatte de « culbuter avant peu votre manufacture, et « qu'il prend ses mesures en conséquence. « Je n'en sais pas davantage; vous voilà « prévenus : bonsoir. » M. Dumarsy et moi nous voulûmes le retenir. « J'ai terminé « mes affaires, nous dit-il; je retourne à « Melun, et je vous souhaite bien du « plaisir avec vos grands seigneurs. »

« Quelle journée! s'écria madame Du-

« marsy. J'ai fait et j'ai reçu des imperti-
« nences ; maintenant, me voilà inquiète de
« je ne sais quel complot d'Anselme... J'en
« deviendrai folle... Mais, non ; Fauvel,
« vous nous défendrez contre votre méchant
« cousin ; et je me sens guérie pour tou-
« jours de la manie du grand monde. —
« Que le ciel t'entende ! lui dit en l'em-
brassant le bon monsieur Dumarsy, et la
« leçon n'aura pas été trop chère. »

CHAPITRE XVIII.

Divers changemens de situation.

Peu de jours après, je me promenais dans le jardin avec Roland ; nous causions, nous nous rappelions gaîment la manière dont nous avions fait connaissance à Limoges. On vint m'annoncer qu'un de mes chefs d'atelier, homme fort habile, quittait ma maison pour passer chez Anselme. A cette nouvelle, Roland entra dans une grande fureur. Quand il se fut un peu calmé, il m'apprit qu'on avait fait près de lui des tentatives, qu'on lui avait proposé une somme considérable s'il voulait porter son talent dans une autre fabrique ; on s'était gardé de la lui nommer, mais il la

devinait. Il ajouta qu'il ne m'avait pas parlé de ces offres, tant il les dédaignait. Puis, se livrant à son exaltation habituelle : « Sont-ils assez fous, s'écria-t-il, de s'ima-« giner que moi, moi Roland, je tra-« vaillerais à de simples métiers de manu-« facture par tout autre motif que celui « de l'amitié? Si un savant me disait : « Roland, j'ai besoin que ton génie vienne « à mon secours, je répondrais : Très vo-« lontiers; la nuit je travaillerai pour vous, « mais le jour est à mon ami Fauvel. » En me parlant ainsi, il me tendait la main avec cordialité; je l'embrassai, et je pensai comme lui que cette basse machination ne pouvait partir que d'Anselme.

Le lendemain, à l'heure où l'on ouvrait la manufacture, trois ouvriers entrèrent dans mon cabinet, et d'un air résolu, d'un ton presque menaçant, me déclarèrent, au nom de leurs camarades assemblés dans les ateliers, que les travaux ne commenceraient pas si je n'accordais sur-le-champ une augmentation de salaire. Je regardai les hommes qui me parlaient;

je reconnus en eux trois nouveaux venus assez mauvais sujets. « Fort bien, leur « dis-je. Vos camarades vous envoient; « je vais leur répondre, suivez-moi. » En approchant des ateliers, j'entendais beaucoup de tumulte ; j'entrai. A ma vue, quelques ouvriers parurent très honteux ; d'autres fort animés se parlaient, me parlaient avec chaleur. J'élevai la voix; je leur imposai silence ; et désignant les trois envoyés : « Voilà, dis-je, des hom-« mes peu habiles, peu laborieux ; qu'ils « se présentent à la caisse, on va leur « compter ce qui leur est dû : je cesse « de les employer. » Ils voulaient répliquer, et cherchaient autour d'eux des secours. « Vous n'avez plus ici de cama-« rades, ajoutai-je ; vous n'avez pas le « droit d'y rester ; sortez. » Je parlais d'un ton si ferme qu'ils obéirent. « Mes « amis, » continuai-je en m'adressant à tous les autres, « M. Dumarsy n'a-t-il pas pour « vous la bonté d'un père? et moi, suis-je « un maître dur, avide ? Pensez-vous que, « s'il était juste d'augmenter vos salaires,

« j'eusse attendu votre demande? Ne sommes-« nous pas déjà de vieilles connaissances? « Je vois parmi vous des hommes qui ont « travaillé courageusement avec moi dans « cette nuit fatale de l'incendie : qu'ils « disent si les bons sujets ne sont pas « sûrs de me trouver en toute occasion. « Soyez donc laborieux, paisibles, comme « il convient à de bons pères de famille, « à d'honnêtes jeunes gens. Je puis encore « effacer de mon souvenir un événement « qui m'afflige, parce qu'il vous fait peu « d'honneur; mais j'exige que sur-le-« champ vous alliez à vos métiers. » Confus, silencieux, tous se mirent à l'ouvrage.

En traversant le jardin, je rencontrai M. Dumarsy, qui accourait fort inquiet. On venait de lui annoncer que les ouvriers étaient en révolte. Je le rassurai; mais cet événement lui laissa une impression profonde. C'était la première fois qu'il avait à se plaindre de ses ouvriers; il regardait les manœuvres qui nous avaient enlevé un chef d'atelier comme la cause de cette mutinerie; et, sortant de son caractère si

calme, si doux, il s'emportait contre Anselme, et le traitait d'homme abominable.

Ce fut depuis ce moment que mon beau-père parla plus sérieusement de se retirer à la campagne. Madame Dumarsy, ne pouvant se consoler d'avoir été humiliée par ceux qu'elle avait recherchés, saisit avec passion ce projet, qui, peu de semaines auparavant, l'effrayait. A l'en croire, elle avait toujours eu du goût pour la retraite; le repos et la liberté n'existaient que hors des barrières de Paris : elle peignait avec délices les plaisirs de la vie champêtre, et n'imaginait pas de sort plus heureux que celui d'une dame de château. Je l'engageais à réfléchir, à ne pas imiter ces jeunes filles qui, dans un instant de dépit, s'exposent aux longs ennuis du cloître. Louise, affligée, cherchait à retenir ses parens; mais M. Dumarsy fut confirmé dans ses idées par les médecins qui lui conseillaient les voyages, ou au moins l'air de la campagne; et ma belle-mère assura qu'elle resterait fidèle à son antipathie pour le grand monde.

Quelle émotion j'éprouvai, lorsque mon beau-père m'annonça la résolution de me céder entièrement sa manufacture! Pouvais-je ne pas me souvenir qu'il avait eu la bonté de m'y recevoir, et que je m'étais trouvé bien heureux d'y entrer simple commis? Cet homme respectable m'avait formé au commerce; il m'avait donné sa fille : bonheur, considération, fortune, je lui devais tout. Il voulait que ses fonds restassent entre mes mains, et ne me demandait qu'un modique intérêt. Je refusai cette offre généreuse. Je l'engageai à mettre sa fortune à l'abri des chances du commerce. « Eh! pourquoi? me répondit-il; vous n'avez point à craindre « de revers. » En voyant sa confiance, je me rappelai que, la veille de l'incendie, il était de même plein de sécurité. J'insistai : une propriété considérable était à vendre à Saint-Mandé; la maison plaisait à madame Dumarsy; l'acquisition fut bientôt conclue. Je me flattais que la proximité rendrait notre séparation moins pénible; mais que la route parut longue

à Louise et à moi, lorsqu'après avoir accompagné M. et madame Dumarsy à leur nouvelle demeure nous revînmes seuls vers Paris !

Un grand bonheur, et non l'inconstance de son caractère, fit bientôt éprouver à madame Dumarsy le regret de nous avoir quittés : Louise devint grosse. Que de voyages inquiets ma belle-mère faisait auprès de nous ! que de contradictions dans les conseils toujours tendres qu'elle donnait à sa fille ! Pour moi, j'étais dans un enchantement impossible à décrire ; à peine osais-je croire que le plus cher de mes vœux allait être enfin réalisé. Je m'empressai d'annoncer l'heureuse nouvelle à toutes les personnes qui s'intéressaient à moi. Ma première lettre fut pour mon oncle le pasteur, pour ce bon oncle qui me protégeait dans toutes les circonstances importantes de ma vie, et dont les sages avis allaient me devenir plus nécessaires que jamais. Je commençai la seconde lettre pour ma sœur de lait : je me souvins qu'elle avait perdu son enfant ; je craignis que

ma joie ne renouvelât sa douleur, et je posai tristement la plume.

Pendant la grossesse de Louise, et lorsqu'elle eut comblé mes désirs en me donnant un fils, au milieu de mes espérances et du bonheur qui les suivit, mon cousin multiplia contre moi ses intrigues.

Anselme était né envieux; mais je dois dire que, par une sorte de fatalité, je m'étais presque toujours trouvé sur son chemin, de manière à exciter son penchant à l'envie. Dans nos études, j'avais plus de facilité que lui; bientôt il s'était aperçu que son patrimoine était plus faible que le mien; j'avais épousé une femme dont il convoitait dès long-temps la fortune : il n'y avait pas jusqu'à l'aventure du marquis de Saintis, à laquelle le hasard voulait que je n'eusse pas été tout-à-fait étranger. Quand mon cousin me vit seul à la tête de la manufacture, sa jalouse inimitié redoubla.

Plus heureux dans ses nouvelles tentatives qu'il ne l'avait été dans les premières,

Anselme parvint à séduire un de mes commis. Il eut ainsi les moyens de me devancer dans plusieurs affaires, et de surprendre la confiance de quelques-uns de mes correspondans. Il faisait écrire par ses affidés, tantôt que j'étais brouillé avec mon beau-père, tantôt que j'allais cesser le commerce; je ne sais s'il n'alla pas une fois jusqu'à répandre le bruit que j'étais mort. De telles manœuvres furent à peine dévoilées, qu'elles tournèrent à sa honte et à mon avantage.

Son amour-propre souffrit cruellement. Il tenta d'autres moyens de l'emporter sur moi, et se jeta dans des entreprises téméraires. Il voulut avoir de grandes vues; rien n'est plus fatal pour les petits esprits. Ne pouvant m'enlever Roland, il fit un appel à d'autres artistes : vingt charlatans se présentèrent. On le vit rechercher les découvertes, avec autant d'ardeur que son beau-père avait mis d'obstination à les repousser. Le pauvre Anselme ignorait que l'insensé novateur et le stupide routinier diffèrent également de l'homme habile.

Avec de grandes dépenses, il parvint très vite à fabriquer très mal.

Le résultat de tant d'opérations fausses, de manœuvres déjouées et d'essais imprudens, fut une banqueroute énorme : Anselme prit la fuite. Ce qu'il y eut de plus affreux, c'est que toutes les apparences l'accusaient d'avoir prévu sa ruine, et d'emporter une somme considérable en quittant la France.

Quand nous reçûmes cette nouvelle, madame Dumarsy était près de nous. « Grâce « à Dieu, s'écria-t-elle, nous voilà débar« rassés de notre ennemi ! J'espère qu'il « ne reviendra pas ! » et dans sa vivacité, il lui échappa je ne sais quelle plaisanterie. « Ah ! lui dis-je, un peu de pitié, « quand ce ne serait que pour ses créan« ciers. »

CHAPITRE XIX.

Mort d'un homme de bien.

Nous recevions peu de monde, nos réunions ne se composaient plus que d'un petit nombre de personnes choisies. Le samedi, nous allions à Saint-Mandé; nous n'en revenions que le lundi matin; et quelquefois Louise y restait jusqu'au soir avec son enfant. Madame Dumarsy faisait dans la semaine plus d'un voyage à Paris, et souvent mon beau-père l'accompagnait. Que j'aimais à voir ce digne homme, libre d'affaires et de soins, redevenir enfant près du berceau de son petit-fils! Pour madame Dumarsy, elle surpassait toutes les grand'-mères en idolâtrie; ses ravissemens nous

donnaient presque tous les jours des scènes charmantes ; je dis presque tous les jours, car nos visites réciproques étaient si multipliées, que nous n'avions pas réellement cessé de vivre en famille. Quand je me trouvais seul avec Louise et notre enfant, que d'heures délicieusement employées à nous entretenir de la félicité dont nous jouissions! Souvent je regrettais que mon oncle Paul Ménars n'en fût pas témoin. « Qu'il aimerait « à voir, disait Louise, le résultat de tes « efforts pour servir mon père! — Combien « il serait ému, répondais-je, de tout le « bonheur que je te dois! » Nous étions parfaitement heureux; et nous embellissions encore le présent par les plus doux projets pour l'avenir.

J'étais loin de prévoir quelle longue suite d'événemens cruels allait mettre mon courage à l'épreuve. Un premier malheur vint me donner un avertissement sinistre.

J'étais habitué à recevoir exactement des nouvelles de mon oncle le pasteur. J'attendais depuis quinze jours une réponse de lui, et ce retard me causait de vives inquiétudes.

Une lettre d'une écriture inconnue m'arriva du Languedoc ; je pressentis aussitôt mon malheur. Cette lettre, que je vais transcrire, était d'André, le bon et fidèle domestique de mon oncle.

« Monsieur et très honoré maître, car à présent c'est vous seul qui êtes mon maître. Que Dieu me soit en aide! J'ai à vous annoncer qu'avant hier, jeudi 23 mars, nous avons eu le malheur de perdre M. Paul Ménars, notre vénérable pasteur, mon bon maître et votre oncle bien aimé.

« Depuis quelque temps il s'affaiblissait ; il était d'un grand âge; car, si je m'en souviens, il était l'aîné de mon pauvre père, qui aurait à présent soixante et dix-neuf ans; mais le zèle lui donnait des forces, et il en avait toujours pour remplir ses fonctions, et plus que ses fonctions.

« Samedi de la semaine dernière, M. Ménars voulut, malgré mes conseils, aller visiter, à trois lieues, un pauvre malade, qui l'a précédé devant Dieu. Il revint très fatigué : il demanda à boire, et prit un peu de vin, qui sembla d'abord le remettre ; mais un

quart-d'heure après, une grosse fièvre se déclara. Le lendemain, dimanche, il était au lit, et ne put faire le prêche; ce qui fut cause que tous les paroissiens, hommes et femmes, vinrent tour à tour et sans foule s'informer de ses nouvelles. Il voulut voir chacun de ceux qui se présentèrent. Il trouva encore le courage d'adresser à plusieurs de bons conseils, et à tous de saintes exhortations. Ces visites redoublèrent ses fatigues. Déjà M. Andel, notre médecin, ne nous donnait plus d'espérances; mais moi j'en conservai jusqu'au mercredi.

« Ce jour-là, vers le soir, mon cher maître me serra doucement la main, en me disant: « André, je sens que mon heure est arrivée. « — Eh! non, monsieur, » lui répondis-je, et cependant je ne pouvais retenir mes larmes. « Prions ensemble une dernière « fois, » ajouta-t-il; et il prononça distinctement les prières du soir, avec une ferveur dont je me souviendrai tant que je vivrai. Il prit ensuite la Bible sous son chevet; n'ayant pu lire à cause de sa vue qui s'obscurcissait, il tenait le saint livre, et je

l'entendais qui en récitait des passages à voix basse. Après s'être recueilli pendant plus d'une heure, il me fit plusieurs recommandations qui prouvaient sa bonté. « Tu écriras à mon neveu Fauvel, me dit-« il, que cette nuit, j'ai pensé à lui et à « cet ange que Dieu lui a envoyé. » C'est de madame que parlait monsieur votre oncle, car il la nommait souvent ainsi. Il ajouta sur votre enfant quelques mots que je ne pus distinguer, tant sa voix était devenue faible.

« Bientôt je le vis tomber dans un grand accablement. Je sanglotais ; il ne m'entendait pas. Tout à coup il sembla se réveiller ; ses yeux étaient brillans. « Ils viennent ; les « voilà ! dit-il. Fauvel, mon cher fils ! » et il étendit les mains comme pour vous bénir. Il s'assoupit de nouveau ; sa respiration était étouffée. Vers quatre heures du matin, il se leva avec plus de force que je ne lui en croyais ; je m'avancai pour le soutenir. « Dieu de bonté, dit-il ! tu m'ap-« pelles... ! je commence à vivre... ! » Sa tête retomba, et il ne dit plus rien. »

« Les funérailles ont été célébrées hier; tout le monde y était, les femmes, les enfans, les vieillards. Les familles catholiques que nous avons dans le village y étaient avec les autres, et elles pleuraient comme si elles avaient perdu leur curé.

« Mon bon maître est enterré entre quatre oliviers, sur la petite colline que vous avez vue de notre jardin, à droite du village.

« Hélas! que vais-je devenir? Les bontés que monsieur votre oncle a eues pour moi pendant quarante-trois ans, me mettent bien au-dessus du besoin; mais comment vivrai-je sans mon cher maître?

« En vous priant de présenter à madame l'hommage de mon profond respect, j'ai l'honneur de me dire avec le même respect votre très humble et très obéissant serviteur.

« ANDRÉ DINET.

« *P. S.* Oserai-je prendre la liberté de vous prier d'embrasser pour moi votre cher petit. »

Je restai long-temps morne et pensif après cette lecture. « C'en est fait, je ne « le verrai plus; il ne m'écrira plus. J'ai « perdu pour toujours celui qui de si « loin me servait de guide. O mon oncle! « qui vous remplacera pour moi? »

J'allai vers Louise que je trouvai près de son enfant; je lui montrai la lettre d'André; elle fondit en larmes. Quelle est donc l'influence de la vertu, puisque nous éprouvions tant de regrets pour un homme avec qui j'avais passé si peu de jours, et que ma femme connaissait seulement par ses lettres? « Du courage, dis-je à Louise; « Paul Ménars a rempli de bonnes actions « une longue carrière. Honorons sa mé- « moire en pratiquant ses leçons, comme « s'il nous les donnait encore. Essayons de « bonne heure d'inspirer ses vertus à cet « enfant, dont la naissance a répandu « quelque joie sur ses derniers jours. »

CHAPITRE XX.

Nouveaux malheurs.

Je me félicitai que mon oncle n'eût point appris le désastre d'Anselme : cet événement, qui eût attristé la fin de sa vie, me fut bientôt rappelé d'une manière aussi pénible qu'inattendue. C'est une fatalité presque inévitable dans le commerce, qu'une grande banqueroute en entraîne d'autres ; celles-ci en produisent de nouvelles ; et ce qui n'était d'abord que le malheur de quelques individus, devient une calamité générale. Au milieu des faillites qui, après la chute d'Anselme, éclatèrent à Paris et dans les provinces, il y en eut une qui m'atteignit. Je comptais sur une rentrée

considérable de la part d'un négociant de Bordeaux : il manqua.

J'étais près de Louise, et nous allions partir pour Saint-Mandé quand je reçus cette nouvelle. Je ne laissai rien paraître ; je dis à ma femme qu'une affaire me retenait pour quelques heures à Paris ; je la priai de partir avant moi, et je lui promis de ne pas tarder à la rejoindre. Elle m'embrassa et monta en voiture avec son enfant, à qui il avait pris tout à coup une indisposition dont la mère s'alarmait, mais qui me parut légère.

Je voulais être seul afin d'examiner ma situation. Cette faillite me privait d'une rentrée de cent vingt mille francs, sur laquelle j'avais compté pour acquitter une somme à peu près égale, dont l'échéance arrivait dans trois semaines. Mon embarras pouvait être d'autant plus grand qu'indépendamment de cette forte échéance il me fallait payer, dans dix jours, soixante et quinze mille francs pour la propriété de Saint-Mandé. Je vis que cet événement me gênerait beaucoup, mais que je pourrais

faire face à mes engagemens sans recourir à un emprunt. J'avais une grande partie de la somme que je devais payer dans quelques jours. Je fis appeler M. Sardan, mon caissier, il était sorti; mais comme je me proposais de revenir le soir même, il n'y avait pas de temps perdu. Je donnai des ordres à mes commis; je les chargeai de divers recouvremens, et je partis pour Saint-Mandé.

Ma femme accourut au-devant de moi; elle était heureuse, son enfant allait mieux. Il semblait que ce petit voyage et l'air de la campagne lui eussent déjà fait du bien. Craignant que M. Dumarsy n'apprît par d'autres la faillite de notre correspondant de Bordeaux: « Eh bien! dis-je à ma belle-« mère, vous parliez légèrement de la « banqueroute d'Anselme; si je vous an-« nonçais que cette banqueroute m'atteint « par contre-coup? — Ah! grand Dieu! « s'écria-t-elle. — Rassurez-vous; je suis « sans doute fort contrarié, mais je n'ai « point d'inquiétude. » J'exposai en peu de mots ma situation, mes ressources.

« Que la meilleure santé de mon enfant « se soutienne, ajoutai-je, et je serai tout « consolé. »

Pendant le dîner, je cherchai à distraire M. et madame Dumarsy; je plaisantai sur ce qu'ils étaient plus tourmentés que moi de mes embarras; mais ma gaîté s'évanouit lorsqu'au dessert, Louise, qui était sortie et rentrée plusieurs fois, vint en pleurant nous dire que son enfant lui paraissait très malade. Nous courûmes auprès de lui; nous le trouvâmes fort abattu. Ma belle-mère nous pressa elle-même de retourner à Paris promptement, afin de consulter sur l'état du pauvre petit: nous partîmes.

Notre voyage fut bien triste. Ma femme avait tout-à-fait oublié cette banqueroute qui me frappait; elle n'était occupée que de son enfant, elle ne le perdait pas de vue, et ses regards exprimaient toute l'inquiétude dont elle était déchirée. « Mon « ami, me dit-elle, c'est une grave ma- « ladie! » Puis elle garda long-temps le silence, et ne le rompit que pour me

répéter : « Mon ami, c'est une grave ma-
« ladie, je n'en saurais douter ! »

A notre arrivée, je fis appeler le médecin ; il nous déclara que les symptômes annonçaient la petite-vérole. Ce fut un coup terrible pour ma femme. Je m'efforçai de la calmer. « Mon ami, me dit-elle, je t'en « supplie, ne me quitte pas, ne quitte « pas ton fils. C'est peut-être une super- « stition, mais j'ai dans l'idée que mon en- « fant ne périra pas tant que son père « sera près de nous. » Je lui promis de m'éloigner le moins qu'il me serait possible. Après avoir reconduit le docteur, je restai quelque temps avec elle. Je lui dis ensuite que, pour ne pas la quitter de la soirée, j'étais obligé de causer avec mon caissier, et que je reviendrais avant dix minutes. Je montai à la caisse, qui était entre mon cabinet et le petit appartement de M. Sardan.

J'étais très préoccupé. Toutefois, en entrant, je fus frappé de la pâleur de Sardan ; je lui demandai s'il était malade, il me répondit que non. « Hâtons-nous de

« parler d'affaires, lui dis-je; mon enfant « a la petite-vérole, je voudrais être près de « sa mère. » Je m'assis à côté de la caisse, j'appuyai ma tête sur ma main ; la nuit était venue, une seule lumière éclairait faiblement la chambre ; mon âme était dans une disposition fort triste. Je fis à Sardan une question sur les recouvremens de la journée ; ce qu'il me dit n'avait pas de rapport avec ma demande : je la répétai en élevant la voix. Ma main était tombée sur la caisse dont la clef était à la serrure, et machinalement je soulevai le couvercle. Aussitôt Sardan pousse un cri, se jette sur la caisse, la presse violemment de son corps; et, l'air hagard, effaré, il appelle sa femme et ses enfans.

A ses cris, sa femme et ses trois enfans accourent. « Tombez aux genoux de « M. Fauvel, leur dit-il; obtenez grâce « pour moi. » La malheureuse femme, interdite, épouvantée, tombe en effet à mes pieds avec ces trois petites créatures, pour qui Louise et moi nous ressentions une véritable affection.

L'étonnement, le mépris, la pitié, se partageaient mon âme. Je relevai madame Sardan; puis, m'adressant à son mari : « Parlez, expliquez-vous; je me « sens assez de présence d'esprit pour vous « entendre. — Monsieur, s'écria-t-il, vous « saurez tout..... mais, au nom du ciel..... « laissez-moi recueillir mes idées..... Je ne « vous cacherai rien..... Oui, je veux tout « vous dire.... » Effrayé de voir que cet homme allait s'accuser devant ses enfans et leur mère, je l'interromps, en disant à sa femme : « Retirez-vous, de grâce; em- « menez vos enfans. » Elle voulait rester, elle m'implorait, elle jetait sur son mari des regards de surprise et de douleur. « Retirez-vous, je l'exige : » et je la conduis rapidement jusqu'à une chambre éloignée dont je ferme sur elle la porte à double tour.

« Nous voilà seuls, dis-je à Sardan; « parlez avec franchise. — Monsieur, j'ai « commis une faute inexcusable....; mais je « suis un honnête homme.... » Fort troublé, il n'ajoutait rien. « Remettez-vous,

« parlez. Que de temps vous me faites
« perdre, lorsqu'un soin si pressant ré-
« clame ailleurs ma présence ! — J'ai été
« entraîné...., trompé..... Si vous saviez ce
« que j'ai souffert depuis hier.... Je me
« proposais..., je voulais..... Un négociant,
« mon ami d'enfance, qui m'a rendu les
« plus grands services.... Hier, il est venu
« à sept heures du matin... Il était dans
« une espèce de délire; il avait des
« échéances considérables à payer.... pour
« plus de cinquante mille francs. Il était
« perdu, déshonoré si je ne venais secrè-
« tement à son secours... Il me promettait
« qu'aujourd'hui, à trois heures après midi,
« tout serait rétabli dans ma caisse.... Je
« repoussai avec indignation sa demande.
« Il s'éloignait désespéré.... Je tremblais
« qu'il n'attentât à ses jours; je le retins.
« Malheureux que je suis! pourquoi ne
« l'ai-je pas laissé partir...? Vous le voyez,
« monsieur, ce n'est pas pour moi... c'est
« pour un autre..., c'est pour un homme
« que j'ai cru mon ami, que vous avez
« long-temps estimé... — Eh! qui donc?

« nommez-le. — C'est Darnal, dont ce matin
« vous avez appris la faillite et la fuite.
« Moi, je n'ai point songé à fuir. J'ai voulu
« employer cette journée à chercher si
« je n'avais pas quelque moyen de réparer
« ma faute ; il n'y en a point. Mon parti
« était pris ; demain, à votre réveil, je
« devais me présenter à vous avec ma
« femme et mes enfans, vous raconter ce
« que vous venez d'entendre, et me re-
« mettre à votre discrétion. »

Une foule de pensées s'étaient succédé dans mon esprit. « Combien, lui dis-je,
« manque-t-il à ma caisse? — Quarante-
« huit mille francs. — A combien se
« montent les rentrées d'hier et celles
« d'aujourd'hui? — A treize mille deux
« cents. — Retirez-vous, » lui dis-je en fermant la caisse et prenant la clef. « Demain
« j'aurai vu ce que je puis faire pour
« ne pas combler le malheur de votre
« famille. »

Au même instant, la porte s'ouvre avec violence ; un inconnu furieux s'élance dans la chambre. C'était un homme âgé,

qu'à sa tournure et à son vêtement il était facile de reconnaître pour un ancien militaire. « Scélérat ! » s'écrie-t-il en voyant Sardan ; et il se jetait sur lui si je ne l'eusse arrêté. « Juste ciel ! son père ! » dit Sardan saisi d'épouvante. « Je suis perdu ! » Il restait debout, les mains étendues, la bouche entr'ouverte, l'œil fixe et les cheveux hérissés.

L'inconnu, que je retenais toujours, parlait en phrases entrecoupées, et me révélait l'odieuse vérité. Tout le récit de Sardan n'était qu'un tissu de mensonges ; il déguisait ses vols, en arrangeant une fable avec la banqueroute trop connue de Darnal. Il avait séduit, corrompu la fille de l'homme que je voyais devant moi. La veille, elle s'était enfuie par ses conseils ; et le lendemain il devait aller la rejoindre avec ce qu'il appelait de nouvelles ressources. Des lettres trouvées par le malheureux père attestaient ces faits révoltans. « Ah ! misérable ! dis-je à Sardan, « vous appeliez pour m'implorer votre « femme et vos enfans, quand vous êtes

« encore plus coupable envers eux qu'en-
« vers moi ! »

Sardan était resté à la même place ; ses lèvres tremblaient ; tous ses traits, agités d'un mouvement convulsif, étaient hideux. « Oui, nous dit-il d'une voix sinistre, « je suis un monstre.... une âme vile. » Tout à coup, il saisit un poinçon sur une table, se le plonge dans le cœur, et tombe expirant à nos pieds.

Nous nous écriâmes ; mais, soudain, pensant aux suites qui peuvent résulter de cet affreux événement, je mets la main sur la bouche de l'inconnu, je le supplie de se contenir et de se taire. Je cours chercher un chirurgien qui demeurait à ma porte ; en descendant, j'appelle Roland, je lui dis en peu de mots ce qui s'est passé ; je l'envoie avec le chirurgien au malheureux Sardan, et je retourne auprès de Louise.

Il y avait deux heures que je l'avais quittée : sans me reprocher ma longue absence, elle me montra notre enfant qui était assoupi, mais bien agité. Je dis à Louise qu'un fort triste événement m'avait

retenu ; que Sardan venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie. Cette nouvelle fit un instant une cruelle diversion à son inquiétude ; elle sentit que j'étais forcé de la quitter encore, et elle retomba tout absorbée dans les douloureuses anxiétés que lui causait l'état de son fils.

Qu'on se figure ce qui se passa dans la chambre où cet homme venait de se tuer ! Quelle scène de désolation, lorsqu'il fallut annoncer à sa famille une mort dont nous déguisâmes les circonstances autant qu'il nous fut possible ! A peine Sardan avait-il survécu un quart d'heure. L'inconnu avait disparu. Je fis promettre au chirurgien et à Roland de garder le plus profond secret, et je chargeai ce dernier de prendre tous les soins nécessaires.

Je retrouvai mon fils dans le même état. J'écrivis à la hâte un billet que j'envoyai par un exprès à madame Dumarsy ; je la priais de venir auprès de sa fille, et de ne pas l'abandonner pendant la maladie de notre enfant.

Ce misérable Sardan était mon caissier

depuis deux ans; jusque là, je n'avais eu qu'à me louer de son travail et de son exactitude. De mauvaises liaisons avaient commencé par le déranger, et avaient fini par le conduire au crime.

CHAPITRE XXI.

Suite du précédent.

Quelle nuit! vainement suppliai-je ma femme de prendre du repos, en lui promettant de ne pas quitter un seul instant le berceau de mon fils; elle ne voulut point céder à mes instances, et nous veillâmes ensemble. Nous exécutions avec un soin scrupuleux tout ce que le médecin avait prescrit. Tantôt nous étions alarmés de l'agitation du pauvre enfant, tantôt son calme nous épouvantait. Avec quels yeux sa mère le regardait, et cherchait ensuite dans les miens si je conservais un reste d'espoir!

Quelquefois l'image de cet homme se tuant devant moi revenait à mon esprit; et, quand je l'écartais, c'était pour retomber sur des pensées encore plus douloureuses. Entre mon enfant si malade et sa mère si désolée, il me fallait songer aux moyens de réparer les funestes événemens de la veille. Assailli par tant d'idées accablantes, je sentais mes forces près de m'abandonner. Mon oncle le pasteur n'était plus, et cependant j'invoquai son appui. Je rappelais à ma mémoire tout ce qu'il m'avait dit sur la fermeté qu'un homme doit opposer au malheur. Noble privilége de la vertu! les principes, les sentimens de l'homme de bien lui survivent; le son de sa voix résonne encore à l'oreille de ceux qui l'ont entendue. Oui, ce fut le souvenir de Paul Menars qui me sauva dans cette nuit terrible. A sa voix, je rassemblai mes forces; je lui promis d'avoir la fermeté qu'exigeait ma situation, pour soutenir Louise et satisfaire à tous mes devoirs. Quelque compliquées que soient des affaires d'intérêt, j'ai toujours été persuadé qu'avec du sang-froid et de la réflexion on arrive

aisément à les éclaircir ; mais quand des peines de cœur ôtent la présence d'esprit, qu'il est fatigant d'avoir à s'occuper d'intérêts pécuniaires ! Dans un moment où mon fils souffrait moins, où ma femme me semblait moins tourmentée, je parvins à penser avec assez d'attention aux démarches qu'exigeaient mes embarras de fortune. Un emprunt me devenait indispensable ; mais comment me servir de mon crédit sans le compromettre ? Un homme pouvait venir discrètement à mon secours ; c'était Divane, le riche et reconnaissant Divane. Plein de confiance en lui, j'éloignai l'idée de mes affaires pour ne plus songer qu'à Louise et à mon enfant.

De très bonne heure, j'entendis une voiture s'arrêter : c'étaient M. et madame Dumarsy. Combien je leur sus gré de leur diligence ! je courus au-devant d'eux. Si l'on m'eût dit que j'allais avoir un sujet de crainte plus terrible que les autres, j'aurais cru qu'une pareille idée ne pouvait venir que d'une imagination en délire. Madame

Dumarsy se jeta à mon cou. « Mon Dieu ! « me dit-elle en sanglottant, le pauvre enfant « a la petite-vérole, et Louise ne l'a jamais « eue ! » Ces mots faillirent m'accabler. Arracher l'enfant à sa malheureuse mère ! impossible. Peut-être avait-elle déjà la mort dans son sein ! Je sentis combien nos alarmes pouvaient être funestes pour elle ; et, comprimant les miennes, j'engageai madame Dumarsy, non pas à se calmer, mais à renfermer son trouble.

Je conduisis près de Louise son père et sa mère. La voilà du moins entourée de personnes qui lui sont chères. Après la visite du médecin, qui nous laissa toujours dans l'incertitude, je sortis. J'allai faire, sur le vol commis chez moi, une déclaration qui n'a jamais rien produit, et je me hâtai de me rendre chez Divane.

Je lui racontai les événemens qui m'étaient arrivés. Divane garda quelque temps le silence, en se balançant avec embarras sur son fauteuil ; enfin il parla. « Eh bien ! « M. Fauvel, que puis-je faire ? quel ser- « vice me demandez-vous ? — Ne le devi-

« nez-vous pas? Je viens vous prier de me
« prêter la somme qui m'est nécessaire. —
« Certainement.... c'est bien de l'honneur
« que vous me faites; et je suis fort sensible
« à la préférence..... car vous avez tant d'a-
« mis...! Cependant, voilà des événemens
« bien graves, et faits pour déranger une
« fortune encore plus grande que la vôtre.
« Je ne sais si, après cela, il est prudent
« de se risquer. — Vous hésitez...! vous me
« refusez.....! vous! — Permettez : dans
« tout autre moment... Mais je ne suis pas
« si riche qu'on le croit; j'ai des comptes à
« rendre..... Moi-même, je suis gêné, fort
« gêné. — Il suffit. Pauvre, vous étiez prêt
« à donner votre vie pour moi; riche, vous
« refusez de m'ouvrir votre bourse. Adieu.»
Je m'éloignai honteux pour lui-même du changement que l'opulence avait produit dans cette âme vulgaire.

Je marchais rapidement, lorsque de loin j'aperçus mon ami Félix Duclos, que je n'avais pas revu depuis le jour où nous avions eu une légère querelle. J'ignorais qu'il fût à Paris; je m'empressais d'aller à

lui : il me vit, me reconnut, détourna la tête ; et, pour m'éviter, prit une petite rue qui se trouva sur son passage.

Je restai saisi d'étonnement et de chagrin. Au milieu des peines qui m'accablaient, celle d'être aussi cruellement traité par mon ancien ami me fut bien sensible. « Ah! me « disais-je, je puis supporter l'ingratitude « de Divane ; mais comment supporter « l'injustice de Duclos ? »

Je rentrai chez moi pour revoir mon enfant, avant de chercher des ressources qui pussent suppléer à celles que je ne trouvais pas chez Divane. Toute la famille était dans la désolation. La maladie avait empiré. La manière dont Louise en pleurs me regardait me fit sentir combien elle désirait que je restasse près d'elle. Sa douleur, l'affreux état de mon enfant, m'ôtèrent toute pensée étrangère au danger le plus imminent. « Non, « dis-je, non, ma femme, je ne te quitterai « plus ; mais rassure-toi, une crise sauvera « ton fils ! » et en essayant de calmer ses craintes, j'en avais pour elle et pour lui.

La journée se passa dans cette anxiété.

M. et madame Dumarsy voulurent veiller avec nous ; les progrès du mal étaient rapides, effrayans. A deux heures du matin, la mère, hors d'elle-même, demanda qu'on appelât le docteur. J'envoyai en toute hâte ; on ne revenait pas ; je courus moi-même. Je rencontrai mon domestique, qui n'avait pu décider le médecin à se lever. Je redoublai de vitesse ; j'arrachai le docteur de son lit ; je l'entraînai, nous arrivâmes : mon enfant n'existait plus.

Je saisis ma femme dans mes bras ; c'en était fait ; je ne devais plus m'occuper que d'elle. « O Louise ! ma chère Louise, con-
« sens à vivre encore, je t'en supplie ; songe
« aux êtres qui te restent. Toi qui m'as donné
« tant de preuves d'amour, songe que ta vie
« est nécessaire à la mienne. » Elle ne me répondait qu'en me redemandant son fils.

Dans ces momens terribles, les malheureux atteints d'un même coup se serrent les uns contre les autres. Louise, son père, sa mère et moi, nous ne nous séparâmes point

pendant deux jours. Je recueillais mes forces pour soutenir la famille entière. Qu'il m'était difficile de conserver du courage, quand je pensais que peut-être j'allais voir ma femme victime de l'affreuse maladie! crainte horrible, qui se mêlait sans cesse à la douleur d'avoir perdu mon enfant. « O « mon cher enfant! si peu de temps après « la mort du vieillard qui me servait de « guide, me voila frappé dans ma jeune es- « pérance, et je tremble pour les jours de « ta mère! » Mille souvenirs mélancoliques se réveillaient dans mon esprit. Je pensai que ma bonne sœur de lait avait subi le même malheur que moi. « Pauvre Thérèse! « quelle conformité dans notre sort! Autre- « fois, nous nous sommes aidés à supporter « les peines légères de l'enfance; aujour- « d'hui, séparés l'un de l'autre, nous souf- « frons les douleurs amères de l'âge « mûr. »

Cependant, l'impérieux honneur me commandait de songer aux affaires dont j'avais entièrement cessé de m'occuper. Dans la matinée du troisième jour, M. et madame

Dumarsy étaient allés voir un de leurs parens; j'attendais qu'ils fussent de retour auprès de Louise pour recueillir mes idées, et chercher quelles ressources me restaient. On vint m'avertir que quelqu'un m'attendait dans mon cabinet; je fus bien surpris de voir que c'étaient mon beau-père et sa femme. Ils me dirent d'un air fort alarmé qu'ils avaient jugé prudent de me parler sans retard, dans le plus grand secret; ils venaient d'apprendre que des bruits affreux circulaient sur mon compte. Deux négocians, qui se trouvaient chez leur parent, leur avaient témoigné cet intérêt qu'il est si pénible d'inspirer et qui ressemble à la pitié. J'étais l'objet de toutes les conversations des commerçans de Paris. On exagérait la faillite dont j'étais victime; et, ce qui me frappa surtout, le vol qui m'avait été fait n'était plus un mystère. Enfin, selon tous les rapports, ma chute était inévitable. Ma belle-mère, très agitée, me conjura de ne pas ajouter au malheur de sa fille, et de prévenir, s'il était possible, une dernière catastrophe. Elle me dit que toutes les circonstances se réunissaient

pour justifier une démarche fâcheuse, mais nécessaire; que, d'après l'opinion de son parent et des deux autres négocians, il fallait ne pas perdre un moment pour réunir mes créanciers et leur demander un délai. « Que me proposez-vous, lui dis-je en éle-« vant la voix? ne cherchons pas à enve-« lopper de mots honnêtes une action qui « ne l'est point. Ce que vous me conseillez « est une faillite. Jamais. Eh! grand Dieu! « où s'arrêterait cette suite de faillites ou de « banqueroutes, s'il ne se rencontrait un « homme honnête et ferme qui s'opposât au « débordement, et ne rejetât point sur les « autres le malheur dont il est frappé? — « Vous avez raison, » dit M. Dumarsy, à qui mes paroles semblaient avoir rendu quelque courage, « sauvez l'honneur; oui, « fallut-il sacrifier votre fortune, la « mienne..... — Eh! cela suffira-t-il? « reprit ma belle-mère; nous sommes « dans un abîme... » Elle perdait tout-à-fait la tête. « Allez, lui dis-je avec tendresse, « allez voir votre fille; je vais penser à ses « intérêts. »

Je me mis au travail. Les rentrées journalières suffisaient aux paiemens courans; il s'agissait de trouver les moyens de satisfaire aux deux grandes échéances qui devaient arriver, l'une dans cinq jours, l'autre dans dix-sept. Je me livrais tout entier à mes calculs; j'entends monter précipitamment; que vois-je? Duclos qui se jette dans mes bras. « Mon ami, s'écrie-t-il, pardonne « moi! j'ai été injuste, cruel envers toi. Tu « juges bien que j'ignorais tes malheurs; « c'est à ta porte que j'ai su le plus grand « de tous. Je venais d'apprendre tes em- « barras pécuniaires. La fortune que je pos- « sédais est maintenant à ma sœur; je n'ai « point d'argent à t'offrir, mais je t'apporte « le cœur d'un ami. » Il m'embrassa de nouveau : c'était, depuis bien des heures, la première sensation agréable que j'éprouvais.

« Je sors, me dit-il, de chez ce Divane, que « tu m'as fait connaître; vingt personnes « déjeunaient chez lui. On parlait de toi : un « des convives t'accusait d'imprévoyance et « d'orgueil; il disait qu'il s'était plu à te

« prodiguer des vérités utiles dont tu n'avais
« pas eu l'esprit de profiter. Je cherchais à
« me rappeler les traits de ce personnage ;
« le croirais-tu ? c'était ce Guerville, un
« des flatteurs qui m'ont donné de l'humeur
« contre toi. Morbleu ! monsieur, lui ai-je
« dit, oubliez-vous ce jour où, chez Fauvel,
« vous me fatigâtes par l'exagération que
« vous mettiez à vanter sa modestie et ses
« lumières ? Imagine-toi qu'alors, Divane,
« venant à son secours, a prétendu que tu
« n'étais dans l'embarras que par ta faute.
« Enfin, a-t-il ajouté négligemment,
« vous n'avez pas à regretter d'être brouillé
« avec lui ; c'est un homme ruiné. — Ruiné !
« me suis-je écrié. Ah ! je cours l'embras-
« ser. »

J'apaisai Duclos, qui s'emportait contre de pareilles gens. Il était tout simple que Guerville, si prompt à découvrir du mérite dans les hommes qui sont heureux, trouvât des torts à ceux que le malheur poursuit. Selon la méthode des ingrats, Divane devait me calomnier pour s'excuser de ne m'avoir pas obligé. Duclos

se désolait de ne pouvoir m'aider comme il l'avait fait une première fois. Je lui rendis grâce : je ne le consolai pas; mais, le soir même, j'eus à lui demander un léger service.

Les bruits répandus sur mon compte ne me permettaient plus d'emprunter : irais-je solliciter des banquiers pour essuyer des refus? offrir ma signature pour subir l'humiliation de la voir dédaignée? « Non, me « dis-je, je ne m'adresserai point au com- « merce. Aucun négociant ne m'entendra « lui demander son appui. C'est par mes pro- « pres forces que je dois me sauver du nau- « frage. »

J'avais deux billets de quinze mille francs chacun, payables dans dix mois. Je ne voulus pas qu'on sût que je les faisais négocier. Je les passai à l'ordre de Duclos, et le banquier qui les escompta ne put soupçonner qu'il s'agissait de me rendre service. Le chef d'une maison de Cadix, avec laquelle j'avais des relations fréquentes, se trouvait à Paris. Je lui fis une vente considérable, à bas prix, je l'avoue, mais au comptant, et sous la

condition qu'il ne parlerait point de notre traité. Louise sacrifia quelques riches bijoux. « Hélas! que m'importe à présent de me « parer, » disait-elle? Je fus ainsi en état de satisfaire à la première échéance de soixante et quinze mille francs. Les biens de Saint-Mandé étant alors payés, et monsieur Dumarsy s'empressant de me donner son aveu, un notaire discret me prêta une forte somme hypothéquée sur ces biens.

Le jour de la plus importante échéance approchait. Je n'avais fait aucune démarche, aucune demande, aucune négociation apparente, pour me procurer des fonds. Tous les commerçans avaient les yeux fixés sur moi. On me plaignait, on affectait de me plaindre ; quelques gens laissaient percer une maligne joie. L'époque arriva : je payai.

Aussitôt, ce même public, qui s'était montré si ardent à me censurer, mit presque de l'enthousiasme à faire mon éloge. Mon crédit devint plus grand que jamais. Par un prodige que j'avais long temps invoqué sans

espoir, la fatale maladie n'atteignit point Louise: je respirais....

Le 22 octobre 1685, parut le fameux édit portant révocation de l'édit de Nantes.

CHAPITRE XXII.

Persécutions.

Non, je ne m'attendais point à cet arrêt de proscription contre les protestans. Sans doute je savais qne le fanatisme était ingénieux à les calomnier, ardent à les poursuivre. Déjà tous leurs droits étaient violés : on les repoussait des emplois publics ; on ne les trouvait même plus dignes d'entrer dans les fermes et les sous-fermes. De vils agens couraient les provinces pour acheter les consciences. Un enfant, dès l'âge de sept ans, pouvait insulter à son père et renier sa foi. Des missionnaires envahis-

saient les villes et les campagnes ; à leur suite marchaient des dragons qui, le sabre à la main, rendaient les conversions plus rapides ; et l'on voyait avec scandale se mêler les sermons, le pillage, la prière et les orgies.

Les protestans avaient perdu Colbert, ce ministre éclairé qui protégeait en eux les hommes les plus industrieux de France ; sa mort laissait un champ libre à Louvois, dont l'âpreté de caractère dégénérait en cruauté, et dont le zèle pour le roi ressemblait si fort à de la haine pour nous.

J'espérais cependant, et tous les hommes raisonnables espéraient comme moi que les persécutions allaient s'affaiblir et s'éteindre. Quelles craintes réelles les protestans pouvaient-ils inspirer ? Autrefois, de longs sujets de plaintes les avaient soulevés ; mais depuis, satisfaits des droits que leur assuraient les traités, ils servaient le prince, enrichissaient l'État ; et naguère on les avait vus refuser noblement de prendre part aux troubles de la Fronde. En supposant à quelques-uns de nous les projets

de révolte dont nous accusaient de lâches adversaires, comment exécuter ces projets insensés? Quand nos pères avaient pris les armes, des grands étaient à leur tête; mais a plu part des grands, intimidés, ou flattés dans leur ambition, avaient abjuré; les petits, plus fermes dans leur croyance, se livraient à des travaux paisibles; ils étaient prêts à souffrir, non à combattre; ils étaient utiles, non redoutables. Fallait-il donc les proscrire!

Nous pensions qu'une cour amie des arts et des fêtes ne pouvait long-temps être cruelle. Le calme régnait dans Paris; on ménageait son immense population; on eût craint de l'agiter, en interrompant ses plaisirs. Ce repos dont nous jouissions, et la justice de notre cause, nous persuadaient que les provinces cesseraient bientôt d'être la proie du fanatisme; nous comptions pour nos frères sur un meilleur avenir, nous étions obstinés dans nos espérances.

Toutefois, quelques protestans d'un caractère sombre, atrabilaire, nous faisaient

des prédictions sinistres. « L'orage gronde, « approche, il éclatera demain, disaient-« ils. Demain vous entendrez proclamer « que la France ne reconnaît plus que des « catholiques. Les temples seront détruits ; « les pasteurs auront à peine quelques jours « pour quitter leur patrie ; et, s'ils osent « rester ou rentrer, ils périront dans les « supplices. Vos enfans vous seront arrachés, « pour être livrés à vos persécuteurs, qui les « éleveront dans leur foi. On vous ordon-« nera d'abjurer ; et, si vous voulez fuir, « arrêtés aux frontières, vous irez peupler « les prisons et les bagnes. » Ceux qui tenaient ce langage n'étaient point écoutés ; on les traitait d'insensés et de visionnaires. Ces visionnaires, ces insensés voyaient seuls la vérité, et toutes leurs prédictions s'accomplirent. O rage aveugle du fanatisme ! un des auteurs de l'exécrable édit, le vieux chancelier Letellier, se sentant près de mourir, le fit enregistrer à la hâte ; et, sur son lit de mort, entonna un cantique d'exaltation, se réjouissant et se glorifiant d'un acte qui frappait trois millions de Français.

Comment peindre les alarmes, la désolation des malheureux protestans ! J'étais riche, connu, considéré ; plusieurs se rassemblèrent chez moi. Quel était le but de ces réunions? il n'y en avait point. Les infortunés se cherchaient, voulaient se voir, se confier leurs peines. Les uns, épouvantés du sort de leurs familles, ne trouvant plus de sûreté en France, se disposaient à fuir. D'autres, voyant de toutes parts des dangers, ne savaient que résoudre et restaient comme anéantis. J'aidai les premiers de ma bourse et de mon crédit ; j'essayai de ranimer le courage des autres. Quelques-uns exprimaient une indignation profonde ; mais qu'il en était peu qui se livrassent à des projets de vengeance ! La proscription avait fortifié dans presque toutes les âmes les sentimens religieux. J'entendis des hommes pleins de sens et de vertu tenir le plus noble langage ; et le résultat de nos réunions fut que nous devions rester fidèles à notre croyance, nous donner de mutuels secours, et nous garder d'exciter aucun trouble.

C'est sous de tels auspices que j'appris une nouvelle long-temps désirée, une nouvelle qui devait me combler de joie! Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis le fatal édit, quand Louise m'annonça qu'elle était enceinte. Tandis que je lui exprimais mon bonheur : « Hélas! me disais-je, « quel sera le sort de cet enfant qui va « naître pour ainsi dire persécuté? »

Beaucoup d'hommes de bien quittaient la France; Anselme y revint. A la publication du nouvel édit, la grâce l'avait touché. Il avait eu le bonheur de se sentir éclairé, disait-il; et il s'était empressé de renoncer au culte proscrit, pour embrasser le culte qui triomphait. Il revenait des pays étrangers avec des lettres de recommandation que lui avaient données des gens puissans. Toutes ces lettres préconisaient la foi sincère et la ferveur ardente du nouveau converti. Anselme trouva dans Paris des appuis nombreux. Ses protecteurs le désignaient comme une victime de l'intrigue et de la calomnie. Des hommes éminens dans l'État l'accueillaient, le

choyaient comme un saint personnage. Il était rentré sans crainte ; et bientôt il fit peur à ses créanciers, qui s'empressèrent de transiger avec lui. Il reprit sa femme ; et ce trait passa pour un acte de mortification et de haute vertu qui faisait cesser un scandale.

Je ne sais si Anselme avait jamais été un dévot protestant, mais il persécuta les protestans en dévot catholique. Il se fit délateur : c'est le métier que prend tout renégat qui veut prouver sa sincérité, et compléter ses titres à la faveur.

Avant le retour de mon cousin, beaucoup de vexations étaient déjà dirigées contre moi. Mes pas étaient suivis, et mes actions surveillées. Personne n'entrait dans ma maison sans être observé ; et cependant, trois ou quatre fois, on était venu faire d'exactes perquisitions chez moi, sous prétexte que je donnais asile à des pasteurs. On effrayait mes ouvriers catholiques, on tourmentait mes ouvriers protestans ; et combien Louise, M. Dumarsy et ma belle-mère avaient à subir d'exhortations

qu'on essayait ainsi de faire arriver jusqu'à moi!

Depuis le retour de mon cousin, toutes ces vexations redoublèrent; elles devinrent intolérables. Bien des gens s'étonnaient que je donnasse tant d'exemples de patience, quand je pouvais trouver un sort paisible chez les étrangers, qui appelaient les protestans et leur industrie. Ah! dès longtemps j'aurais fui cette terre ingrate; mais mon cœur se serrait à l'idée de séparer Louise de sa famille; et ma patrie, pour être injuste, n'en était pas moins ma patrie.

Un jour on vint me prévenir que j'eusse à prendre, sans tarder, toutes les précautions commandées par la prudence; qu'Anselme m'avait dénoncé à l'autorité comme un homme disposé à susciter des troubles. Je ne pouvais croire à cette infamie. Une heure après, je reçus l'ordre de me rendre sur-le-champ dans les bureaux de M. de Louvois.

M. et madame Dumarsy étaient à Paris au moment où l'ordre m'arriva; très

effrayés, ils ne voulurent pas partir avant mon retour.

Je fus introduit près d'un premier commis. Il m'annonça qu'il me parlait au nom du ministre; et, sans doute pour me le prouver, prenant un ton altier, il me dit qu'on trouvait fort étrange que j'eusse chez moi des conciliabules d'hérétiques. Je déclarai qu'en effet des hommes malheureux s'étaient réunis plusieurs fois dans ma maison; j'exposai avec franchise ce qui s'était passé dans ces assemblées, plus utiles que dangereuses à la tranquillité de l'État; et j'ajoutai que, grâce à la surveillance dont j'étais entouré, on devait savoir que depuis long-temps ces réunions avaient cessé. Le commis ne parut pas convaincu; mais s'adoucissant par degrés, et m'adressant, toujours au nom du ministre, des complimens sur l'importance de mes travaux, il en vint à me dire qu'un homme comme moi ne pouvait se dispenser de prouver son obéissance aux ordres du roi, de faire un acte de fidèle sujet, en un mot d'abjurer. Il me

cita des exemples qu'il assurait être fort honorables ; il mettait en avant surtout celui d'un homme de ma famille, M. Anselme Menars. Il se plut à me faire valoir les avantages, les faveurs, les distinctions qui m'attendaient, si je voulais consulter la raison, mes intérêts et mon devoir. Je répondis par un sourire à ses cajoleries, et ne lui dissimulai pas que les exemples et les considérations d'intérêt avaient sur moi peu d'empire. Il s'emporta contre ce qu'il appelait l'entêtement des protestans. « On est instruit, me « dit-il, que des mécontens se rallient « autour de vous ; votre fortune et votre « caractère vous donnent une influence « à laquelle il est urgent de s'opposer. « Prenez garde, monsieur ; on est las de tant « de résistance ; songez, pour votre sûreté, « à donner la garantie qui vous est deman- « dée. » Je protestai que mon caractère, dont il parlait, m'éloignait autant de troubler l'État que de manquer à l'honneur. Il insista ; je m'animai, et le laissai convaincu qu'il était plus facile de m'oppri-

mer que de me séduire ou de m'intimider.

Une scène plus pénible m'attendait. Je trouvai Louise, mon beau-père et sa femme, dont une longue attente avait redoublé l'inquiétude; ils se hâtèrent de m'interroger. Au point où en étaient les choses, je ne crus pas devoir leur cacher quel avait été l'objet de mon entretien au ministère. M. Dumarsy me causa une vive émotion; il prit ma main, et la serrant affectueusement : « Mon cher Fauvel, me « dit-il, au nom de l'amitié que je vous « ai vouée, de la reconnaissance que je « vous dois, de l'amour que vous avez « pour ma fille, ne vous exposez pas à « des dangers qu'on peut encore détour- « ner. Que les craintes et les prières de « votre famille..... — Ah! lui dis-je en « l'interrompant, ne doutez pas de mon « cœur; exigez tous les sacrifices qui sont « en mon pouvoir, mais ne me demandez « rien contre l'honneur. » M. Dumarsy se tut, leva les mains au ciel, et des larmes roulaient dans ses yeux. « Mon

« fils, dit madame Dumarsy, est-ce vous
« parler contre l'honneur que de vous de-
« mander de faire cesser nos angoisses?
« Je n'ai plus un instant de repos. Il
« est évident que vos dangers croissent
« chaque jour; vous n'oseriez me dire que
« mes alarmes sont imaginaires; vous êtes
« menacé; demain peut-être on vous
« arrachera de cette maison. Que devien-
« drons-nous? à qui demanderons-nous
« justice? Fauvel, est-ce agir contre l'hon-
« neur que de céder à la nécessité? Ce
« que vous refusez à l'autorité, aux me-
« naces, accordez-le à vos amis, à leurs
« supplications. » M. Dumarsy continuait de serrer ma main, et attendait ma réponse avec anxiété. Je leur peignis mon affection dans les termes les plus tendres;
« Mais, dis-je, vous me parlez de néces-
« sité; y en a-t-il jamais à faire une
« bassesse? — Quel mot employez-vous,
« répondit vivement ma belle-mère? Nous
« nous sommes interdit toute controverse
« je ne manquerai point à nos conventions;
« mais, soyez-en certain, c'est la vérité

« qu'on vous presse de reconnaître. Pour-
« quoi résister ? c'est notre croyance, c'est
« la croyance de Louise qu'on vous presse
« d'adopter. — Je respecte cette croyance.
« Je ne blâme pas ceux qui l'embrassent
« avec sincérité ; mais on ne me verra
« pas imiter les fourbes et les lâches qui
« changent par ambition ou par peur. J'ai
« besoin de votre estime ; descendez en
« vous-même ; puis-je, sans la perdre, cé-
« der à vos instances ? Quitterai-je le culte
« où je suis né, quand il faut du courage
« pour lui rester fidèle ? Croirai-je, parce
« qu'on m'ordonne de croire ? est-ce au
« milieu de tant d'horreurs qu'il est pos-
« sible d'examiner, de juger avec impar-
« tialité ? La vérité même, soutenue par
« des soldats et des bourreaux, ressem-
« blerait à l'erreur. La vérité....! la vérité
« servirait-elle à proscrire les gens de bien?
« Voyez leur sort : où serait aujourd'hui le
« vertueux Paul Menars, si le ciel ne lui
« eût épargné une dernière épreuve ? Ce
« pasteur octogénaire gémirait dans l'exil
« ou dans la captivité..... Non, ses mânes

« n'auront point à rougir de ma faiblesse. »
Pendant cette discussion, Louise gardait le silence; ses yeux nous suivaient avec inquiétude, et, attachés sur la personne qui parlait, exprimaient la part qu'elle prenait à nos discours, les peines dont elle était déchirée. « Eh! que ferez-vous? dit « enfin madame Dumarsy. Vous serez donc « obligé de fuir? — Dieu réglera mon « sort, répondis-je; mais je n'abjurerai « pas. » Monsieur et madame Dumarsy nous quittèrent bien tristement. Je craignais que ma belle-mère ne fût irritée contre moi; elle m'embrassa et sortit en murmurant contre les fanatiques, qui poussaient l'autorité à des mesures aussi désastreuses.

« Fauvel, me dit Louise dès que nous « fûmes seuls, je n'ai point de conseil « à te donner; je n'ai qu'une volonté à « t'exprimer. Rien ne peut nous désunir; « si tu pars, je suis prête à te suivre. » Avec quel transport je la serrai contre mon cœur! « Maintenant, ajouta-t-elle d'un « ton plein de calme, tu peux me dire « sans crainte quelle est ta résolution.

« — Ma chère, répondis-je, il faut partir.
« J'ai long-temps réfléchi, hésité; j'aurais
« voulu t'épargner une séparation doulou-
« reuse ; mais les événemens nous pressent:
« ton père, ta mère et toi vous seriez
« cent fois plus malheureux si je restais.
« Mon entretien avec ce premier commis
« me prouve qu'on veut tirer parti de
« moi, soit en publiant ma faiblesse, soit
« en punissant ma résistance. J'ai dédai-
« gné Anselme quand il n'avait que ses
« propres armes; il tourne contre moi
« celles de l'autorité, et je vois combien
« un petit ennemi est dangereux dans les
« temps où la proscription plane sur une
« classe nombreuse. Pense à l'enfant que
« tu vas me donner; quelle serait son
« existence sur cette terre, où partout
« on le repousserait comme le fils d'un
« proscrit? Ce n'est pas moi qui veux fuir;
« on me bannit, on me chasse. Ah! grâce
« au ciel, je puis payer noblement l'hos-
« pitalité que les étrangers m'accorderont;
« mon industrie, ma probité me suffiront
« dans l'exil..... Mais toi, Louise, quelles

« fatigues, quels dangers t'attendent! Toi,
« que j'ai promis de rendre heureuse, faut-
« il donc que je te condamne au malheur!
« — Ne songe qu'à ta sûreté, ne songe
« qu'à notre enfant. Je serai bien partout
« où je ne craindrai ni pour toi ni pour
« lui. — Ah! m'écriai-je en la serrant de
« nouveau dans mes bras, qu'aurais-je à
« redouter? il me reste Louise et mon
« courage. »

CHAPITRE XXIII.

Départ.

L'Angleterre, la Hollande, la Suisse, une partie de l'Allemagne semblaient se disputer l'honneur d'offrir un asile aux protestans français. Parmi les souverains qui s'empressaient d'accueillir, et même de rechercher ces utiles exilés, le grand électeur de Brandebourg se montrait le plus généreux, par conséquent le plus habile. Ses délégués venaient presque à nos frontières attendre les fugitifs pour protéger leur marche vers ses États, où ses soins vigilans avaient préparé des ressources à tous les

genres d'industrie. Je ne balançai pas à choisir ce refuge.

Deux hommes, deux amis me parurent nécessaires, l'un pour veiller sur les intérêts que je laisserais en France, l'autre pour m'aider à former chez l'étranger une nouvelle manufacture. J'avais ces deux amis : c'était Duclos, c'était Roland.

Je ne devais pas perdre un moment pour m'entendre avec eux. Je me rendis chez Duclos, qui depuis peu de jours était à Paris. « Ah! mon cher Fauvel, me dit-il « dès qu'il m'aperçut, j'allais chez toi. Après- « demain je pars, et vais m'embarquer à « La Rochelle. Je voulais attendre que le « gouvernement fît une nouvelle expédi- « tion; mais on aime mieux persécuter les « huguenots que de s'occuper du progrès « des sciences. Je passe au Brésil sur un « vaisseau marchand. — Tu pars, » lui dis-je, étonné, déconcerté de cette nouvelle imprévue, « et moi aussi, mon cher Duclos, « je pars. » Je lui confiai les motifs qui me décidaient; mais je me gardai de lui dire que j'avais pensé à lui demander un service.

C'eût été abuser de son dévouement ; car, je n'en doute pas, il fût resté pour moi. Combien Duclos s'attendrit sur ma situation, sur la distance qu'allait mettre entre nous ce double départ ! Je le regardai longtemps ; j'éprouvais un serrement de cœur presque égal à celui dont je fus saisi, lorsque, deux jours après, en lui disant adieu, je pensai que, selon toutes les probabilités, j'embrassais mon ami pour la dernière fois.

Je trouvai Roland qui arrosait des fleurs dans un coin de jardin qu'il aimait à cultiver. Je lui racontai mes projets, les mesures que j'avais déjà prises ; puis j'ajoutai : « J'ai compté sur vous, mon vieil ami. « Je vous dois ces ateliers qui m'ont en- « richi : eh bien ! vous ferez pour moi dans « le Brandebourg ce que vous avez fait en « France. Ma Louise et mon enfant vous « devront de conserver leur fortune. » Roland m'écoutait d'un air triste, soucieux. « Vous avez la bonté, me dit-il, de penser « que j'ai contribué à votre opulence ; cela « est possible. Ce qui est certain, c'est que « je vous dois le bien-être dont je jouis et

« le pain qui m'est assuré pour mes vieux « jours... Il me serait bien pénible de con- « trarier vos vues... Mais j'ai cinquante- « neuf ans ; voilà les infirmités qui s'appro- « chent : croyez-vous que je vous sois « nécessaire ? Je suis protestant comme « vous ; mais je ne cours pas de danger ; « on ne fera pas attention à moi. Il me reste « dans le Limousin une vieille tante et une « jeune nièce. Franchement, je comptais « vous demander dans quelque temps la « permission de me retirer auprès d'elles. « — Roland, lui dis-je, vous êtes libre ; » et je lui tendis la main avec amitié. Il resta un moment interdit ; des larmes lui échappèrent : « Ah ! mon Dieu ! reprit-il, n'est-il « pas bien affreux à moi de vous refuser ; « et précisément parce que je dois à vos « bienfaits de pouvoir me passer de vous ? « Quelle faiblesse de ma part ! Ne m'en « veuillez pas, je vous en prie ; me voilà « prêt à vous suivre. » A ces mots, je fus aussi touché que d'abord j'avais été contrarié. « Non, mon ami, non, mon cher « Roland, lui dis-je en l'embrassant, vous ne

« vous dévouerez pas une seconde fois pour
« moi. Non, ce n'est point une faiblesse de
« votre part ; je conçois vos motifs, je les
« approuve. Notre séparation sera cruelle
« pour tous deux ; mais vous resterez. »
Le bon Roland voulait à toutes forces revenir sur sa première réponse ; un combat d'amitié bien sincère s'établit entre nous : il fut obligé de céder.

Ainsi, je m'étais flatté que Duclos resterait, et il partait ; je m'étais flatté que j'emmenerais Roland, et moi-même je le forçais à rester.

Privé des deux appuis sur lesquels j'avais compté, je ne poursuivis pas moins l'exécution de mes projets. Une grande prospérité ayant suivi mes embarras pécuniaires, mes dettes se trouvaient payées avant la révocation de l'édit de Nantes ; et depuis, calculant que peut-être serais-je obligé de quitter la France, je m'étais attaché bien moins à continuer les affaires qu'à rassembler mes capitaux. J'avais pour premier commis un jeune homme plein d'intelligence et de loyauté, fils d'un riche

cultivateur de la Beauce. Je lui cédai ma manufacture, en prenant toutes les précautions que je jugeai propres à garantir ses intérêts dans le cas où d'odieuses confiscations seraient exercées après mon départ. Roland me donna des instructions, des dessins à l'aide desquels je pouvais diriger mes ouvriers ; j'emportais la plus grande partie de ma fortune, et j'étais en mesure de recommencer mes travaux.

Il fallait cacher avec soin mon départ. J'annonçai la résolution de me retirer à la campagne ; je vis plusieurs notaires, et je paraissais fort occupé d'acquérir une propriété. Je fus servi dans les bruits que je cherchais à répandre par l'espionnage même dont j'étais entouré. L'homme qui sait qu'on l'observe peut mettre facilement en défaut les observateurs : il lui suffit d'attirer leur attention sur des démarches insignifiantes pour la détourner de celles qu'il veut tenir secrètes. Je m'étais quelquefois demandé de quelle utilité pouvait être Blaveau ; je reconnus que les gens de cette espèce sont merveilleux pour faire circuler des

nouvelles. Je lui dis que je venais d'acheter un domaine fort agréable, bien isolé, au-delà d'Orléans : le soir même, vingt personnes me complimentèrent sur mon acquisition.

Mes préparatifs étaient achevés ; mais de quel poids je me sentais oppressé ! Louise... Louise, si aimante, si exaltée dans toutes ses affections..., obligée de se séparer de ses parens...! de ses parens dont elle est idolâtrée, et qui semblent presque aussi nécessaires que moi à son existence.....! Courageuse, dévouée, elle s'efforçait de montrer un visage serein ; mais quelle devait être sa douleur ! Louise m'avait témoigné le désir d'annoncer elle-même à son père et à sa mère notre prochain départ. Elle alla seule à Saint-Mandé, et revint avec sa mère qui se désolait. L'idée d'une affreuse séparation, l'incertitude de notre sort sur une terre étrangère, jetaient dans le désespoir madame Dumarsy; et cependant elle se voyait forcée de reconnaître la nécessité où j'étais de quitter la France. Sans me faire de reproches, sans essayer de changer ma réso-

lution, elle me demanda de consentir à ce que sa fille passât deux jours auprès d'elle. Ah ! qu'il m'était pénible de ne pouvoir faire davantage pour adoucir ses souffrances ! Ma femme repartit. A son retour, je courus vers elle très ému : « Mon amie, « m'écriai-je, quel sacrifice te coûte notre « amour...! — Paix, » me dit-elle en posant sa main sur ma bouche, et les yeux rayonnans de bonheur, « il n'y a point de « sacrifice. Tout est décidé ; ils partent « avec nous. » Dans ma surprise, dans mon trouble, j'avais peine à la croire... Ces cœurs si bons s'étaient facilement entendus. Louise, en tremblant, avait hasardé de dire qu'il y aurait encore un moyen de ne point se séparer. Sa mère avait compris, saisi avec transport son idée ; et, pleine d'espérance et de crainte, s'était empressée de rappeler à M. Dumarsy qu'on lui avait ordonné la campagne et les voyages. L'excellent père n'avait pas long-temps hésité. Touché des larmes de sa fille, excité par ses propres désirs, il trouvait lui-même des réponses aux objections qu'il mettait en avant. « O ma

Louise! combien je te rendis grâce! De quel tourment tu délivrais mon âme! je ne t'enlevais plus aux objets de tes affections.

Il fut convenu que ma femme et moi, étant obligés de voyager secrètement, nous partirions les premiers; que nous attendrions à Bruxelles monsieur et madame Dumarsy, qui viendraient nous rejoindre après avoir arrangé leurs affaires d'intérêt. On pouvait s'en rapporter à madame Dumarsy pour hâter ce moment. Heureuse de ne point abandonner sa fille, et se livrant toujours avec ardeur à ses projets, elle était impatiente de voir l'Allemagne, et semblait faire les apprêts d'un voyage d'agrément.

Je pris mes dernières précautions pour quitter Paris, le 25 avril 1686, à onze heures du soir. Avec quelle lenteur s'écoula cette journée! De quelle émotion j'étais agité! Non, l'amour de la patrie n'est point une vertu inventée par les hommes. C'est un sentiment naturel qui nous attache aux lieux où nous sommes nés, où nous avons reçu les premiers soins, et joui des premières amitiés; sentiment impérieux et doux qu'on

se plaît à nourrir, même quand l'injustice, quand les persécutions conspirent à l'éteindre. Le soir approchait; je voulus sortir quelques momens; je sortis seul. J'éprouvais le besoin de regarder, de contempler ces édifices, ces monumens, cette population immense que je ne devais plus revoir. Je marchais au hasard; je parcourais les rues de cette grande cité, où j'avais longtemps vécu en homme utile, en homme d'honneur, et dont j'étais banni. Je ressentais surtout une profonde impression de tristesse à l'aspect de ces temples chrétiens où l'on ne devrait entendre que des paroles de paix, et d'où sont partis tant de fois des cris d'anathème.

Mon âme cédait aux réflexions douloureuses qui venaient l'assaillir. Tout à coup, rappelant ma force et ma raison : « Ne « plions point sous l'adversité, me dis-je. « Mes compatriotes me repoussent; mais « partout où il y a des hommes, n'ai-je pas « des frères? Je puis encore rendre ma « vie honorable, heureuse, en payant ma « dette à la société dans la nouvelle patrie

« qu'on me force à choisir. Maintenant ne « songeons qu'à donner à Louise l'exemple « du courage. »

Je rentrai ; Louise m'attendait avec inquiétude. Nous allâmes joindre notre voiture dans une rue détournée : il était essentiel de faire perdre ma trace ; et, pour aller en Flandre, je pris la route d'Orléans.

CHAPITRE XXIV.

Rencontre de divers personnages.

A dix lieues de Paris, je changeai de route. Lorsqu'un protestant voulait sortir de France, il ne lui était pas difficile, pourvu qu'il cachât bien son projet et sa religion, d'arriver à cinq ou six lieues des frontières. Mais ensuite que de difficultés, que de peines, que de dangers pour tromper la surveillance! que de ruses imaginées pour échapper aux troupes qui gardaient les routes et les passages! Le moyen le plus sûr était d'avoir un guide, et de prendre les chemins de traverse;

mais il fallait connaître près de la frontière une personne à qui l'on pût livrer son secret. Je m'étais procuré une lettre de recommandation pour un protestant nommé M. Ballenet. C'était un petit propriétaire qui habitait un village à deux lieues au-delà de Cambray, et qui avait déjà favorisé la sortie de plusieurs fugitifs.

Les querelles de religion remuaient tous les esprits ; chacun se mêlait de controverse. Nous ne pouvions entrer dans une auberge sans entendre des conversations de gens qui s'érigeaient en théologiens ; et Dieu sait combien il était rare de rencontrer des hommes modérés ! Prenant tous les moyens de cacher notre fuite, je vendis ma voiture, nous changeâmes plusieurs fois de manière de voyager ; et le troisième jour après notre départ, nous arrivâmes sans accident chez M. Ballenet à la nuit tombante.

Nous fûmes assez heureux pour le trouver chez lui. Il s'avança vers nous avec civilité ; et, portant des regards indécis tantôt sur moi, tantôt sur ma femme, il

me demanda ce que je désirais : je lui présentai ma lettre de recommandation.

M. Ballenet mit à lire la lettre un temps si long, qu'il me fut impossible de douter de l'embarras que lui causait notre visite. Je craignais qu'il ne songeât à nous refuser son secours; mais enfin, terminant sa lecture, il nous dit des choses fort polies, non sans un peu d'altération dans la voix. Il engagea ma femme à se reposer avant souper, et nous conduisit lui-même à la chambre qu'il nous destinait. Son embarras m'inquiétait, sa politesse me rassurait. Toujours troublé, il n'en fut pas moins aux petits soins. Après s'être assuré que rien ne manquait à madame, il se retira discrètement, et je le suivis dans son salon.

Nous étions seuls; il commença par fermer soigneusement la porte, puis redoublant de civilité : « Il y a des choses, « me dit-il, dont je n'aurais pas voulu « parler devant madame, dans la crainte « de l'effrayer. D'abord, monsieur, je vous « supplie, tant que j'aurai l'avantage de « vous posséder chez moi, de ne laisser

« échapper aucun mot qui puisse faire
« concevoir le plus léger soupçon que vous
« êtes protestant ; car je ne suis entouré
« que d'espions. On nous a ordonné,
« comme vous savez, de prendre des do-
« mestiques de la religion romaine : le mien
« est un homme très doux, très pieux et
« sans méchanceté ; mais on ne saurait
« avoir trop de précautions ; je ne me
« fierais pas à mon frère, voyez-vous.... »
Involontairement, je fis la réflexion que
moi, j'étais obligé de me fier à un inconnu.
Je lui témoignai à quel point je serais
désolé de l'exposer. Il me pria de parler
à voix basse, et me donnant si bien
l'exemple que je l'entendais à peine : « Vous
« sentez, ajouta-t-il, combien il est es-
« sentiel que je ne sois pas compromis.
« L'intérêt de la cause générale l'exige ;
« car je sers la cause, et l'on me doit
« la justice de reconnaître que je m'en
« fais un devoir.... un honneur..... et un
« plaisir. » En prononçant ce mot de
plaisir, il souriait de l'air le plus malheu-
reux. M. Ballenet était un galant homme,

timide comme beaucoup d'autres, incapable de refuser d'obliger, mais qui aurait bien voulu qu'on ne lui demandât pas de services.

« Que je suis donc fâché, continua-t-il,
« que vous ne soyez pas parti quatre ou
« cinq mois plus tôt! les temps étaient déjà
« fort mauvais; ils le sont devenus bien
« davantage. Les paysans refusent, même
« pour beaucoup d'argent, de servir de
« guides. Il y en a qui ont trahi les gens
« qu'ils s'étaient chargés de conduire. Je
« ne compterais plus que sur un seul
« homme, et il est absent! C'est un ouvrier
« qui va et vient dans le pays, un ma-
« çon nommé Huleau; c'est un homme
« hardi, entêté, ardent pour notre reli-
« gion, et, malgré son zèle, se faisant
« payer fort cher, et d'avance. Demain ma-
« tin, au point du jour, j'irai savoir de sa
« femme quand il revient. » Je lui exprimai ma reconnaissance, et lui demandai si lui-même n'avait jamais été inquiété pour sa religion. « Chut! » me dit-il; et après avoir regardé autour de lui, comme

si les murs avaient pu l'entendre, il me glissa dans l'oreille : « J'ai abjuré. — Com-
« ment, vous avez abjuré ! — De bouche
« seulement, non de cœur, comme vous
« pensez bien. Oh ! je suis ferme dans ma
« croyance. J'arrange tout doucement mes
« petites affaires ; dès qu'elles seront ter-
« minées, je sortirai de France, et je re-
« prendrai publiquement, sans la moindre
« crainte, l'exercice de la religion pour
« laquelle rien ne peut altérer ma fidélité.
« Mais de grâce, mon cher monsieur, ache-
« vons de nous concerter avec prudence.
« Il faut donner un motif à votre arrivée
« et à votre séjour chez moi. Je ne puis
« dire que vous êtes mon parent ; j'ai déjà
« eu trois ou quatre cousins, un oncle et
« deux nièces qui sont venus me rendre
« visite. » Puis, en baissant encore plus la voix : « C'étaient des frères, des pro-
« testans que je faisais passer pour mes
« parens ; et l'on est déjà surpris dans le
« village que ma famille soit si nombreuse.
« — Eh bien ! je serai un commerçant de
« Douai, ami d'un de vos amis. — De

« M. Laroche. Retenez bien ce nom-là,
« parce qu'en effet il y a à Douai un
« M. Laroche dont je parle souvent. Com-
« ment vous appellerez-vous ? car il est
« important de déguiser votre nom. —
« Eh ! mais, si vous voulez, nommez-
« moi.... Duclos. — Bon! Que Dieu nous
« soit en aide! et peut-être nous en tire-
« rons-nous. » Il entra dans une multitude de détails, et me fit beaucoup de recommandations minutieuses qu'il me pria de répéter exactement à ma femme. Pendant le souper, devant son domestique, il affecta de me nommer M. Duclos, de me demander des nouvelles de son ami Laroche, de madame Laroche et de leurs enfans. Il me mit plusieurs fois dans l'embarras ; il se trompa, il y eut des quiproquos que nous prîmes peine à réparer, mais auxquels le domestique ne fit aucune attention. J'admirais comment M. Ballenet, si faible, si craintif, se trouvait entraîné par les circonstances, et par la bonté de son cœur, à s'exposer pour servir des proscrits dans leur fuite.

Le lendemain à neuf heures, Louise reposait encore ; je descendis près de M. Ballenet. A peine étions-nous ensemble, que nous entendîmes frapper violemment à la porte. Il pâlit, regarde à la fenêtre : « O ciel ! « dit-il, c'est madame Florent et son mari ! « Par quel hasard...? il y a deux ans que je « ne les ai vus. Prenez bien garde ; cette « femme est la plus grande fanatique du « canton. Ne vous effrayez pas cependant, « ce n'est peut-être qu'une visite : mais bon « Dieu ! quel moment ils choisissent ! »

Madame Florent entra : elle était grande et maigre, elle avait un air mâle, des manières brusques, une de ces parures qui sont ridicules à la ville et à la campagne. « Ah ! mon cher voisin, » s'écria-t-elle en étendant les bras vers mon hôte qui s'inclinait avec respect ; et elle fit résonner sur chacune de ses joues un baiser qu'il reçut en tremblant : « Nous sommes réconciliés pour « la vie ! » Soudain, prenant le ton grave d'un magistrat qui admoneste un délinquant : « M. Ballenet, continua-t-elle, lorsqu'il y a « deux ans vous vîntes vous établir dans

« ce village à une lieue de chez moi, je
« m'empressai de vous recevoir dans ma
« maison. Vous êtes un homme aimable,
« un homme d'un esprit vif, enjoué ; votre
« société me plaisait, votre conversation
« me charmait; mais quand j'appris que
« vous étiez un protestant, toute commu-
« nication fut aussitôt rompue entre nous.
« Conserver des relations avec un homme
« infecté du poison de l'hérésie, c'est
« caresser le basilic, c'est sommeiller avec
« la vipère. Vous avez abjuré, mon cher
« et bon voisin! je ne l'ai su qu'hier soir:
« j'ai fait lever de bonne heure M. Flo-
« rent; nous devons dîner chez le curé
« de Saint-Avit, et je me détourne d'une
« lieue pour vous exprimer le ravissement
« où me plonge votre conversion. M. Flo-
« rent, faites votre compliment à M. Bal-
« lenet. — C'est de tout mon cœur, »
dit M. Florent que j'avais à peine remar-
qué, car il se tenait humblement derrière
sa femme. Ballenet répondit avec un mé-
lange de crainte et de politesse qui lui
donnait un air de componction. Il pro-

testait de son zèle, et assurait qu'il marchait d'un pied ferme dans la voie nouvelle qui lui était ouverte. « Non, reprit vive-
« ment madame Florent, non, vous ne
marchez pas d'un pied ferme; vous ne
« pouvez pas marcher d'un pied ferme.
« Prenez garde de vous comparer à nous
« autres qui, dès le berceau, avons sucé
« le lait de vérité. N'oubliez pas la dis-
« tance qui nous sépare ; vous n'êtes qu'un
« néophyte. Vous avez besoin d'appui, je
« vous en servirai; je parlerai au curé
« de Saint-Avit; il viendra vous voir, il
« enverra son vicaire, il amenera plusieurs
« de ses confrères : nous ne vous abandon-
« nerons pas, nous ne vous quitterons pas.
« Votre conversion me transporte comme
« si je l'eusse opérée moi-même, et je me
« fais un point d'honneur de l'achever. »
Ici, elle voulut bien me regarder et me saluer. Ballenet se hâta de lui débiter sur mon compte la petite fable que nous avions arrangée. « Eh bien! monsieur, me
« dit-elle, que fait-on des protestans à
« Douai? a-t-on de l'activité? prend-on

« les seuls moyens qui puissent faire rentrer
« ces mécréans en eux-mêmes ? — Madame,
« lui dis-je, quelques personnes pour-
« suivent les protestans avec rigueur ;
« d'autres pensent que la religion n'ad-
« met que les moyens de persuasion. —
« Ah ! la persuasion ! voilà le mot d'un
« esprit fort. » J'assurai que je n'étais pas un esprit fort, de manière à calmer les alarmes toujours croissantes de mon hôte. « Tant mieux pour vous, monsieur,
« dit madame Florent. J'ai des nouvelles
« de Paris ; tout s'y passe à merveille. Il
« n'y a plus de protestans ; tous abjurent,
« excepté quelques obstinés qui veulent
« fuir, mais qu'on arrête. Ce n'est pas
« que je me fie à toutes ces conversions ;
« il y en a plus d'une qui n'est pas sin-
« cère ; mais c'est égal, elles sont d'un
« bon exemple. »

Louise parut ; mais la conversation ne changea d'objet que pour un moment. Madame Florent trouva bientôt le moyen d'interroger ma femme sur ses opinions religieuses. Louise répondit d'un ton si

simple, si vrai, si pénétré, que madame Florent, qui d'abord s'irritait de sa douceur, sembla goûter quelque plaisir à l'entendre. Louise enchanta Ballenet, qu'elle rassurait complètement, et moi, qu'elle rendait fier de lui voir obtenir une espèce de triomphe.

Nous descendîmes au jardin. Les deux dames se promenaient ensemble; M. Florent ralentit le pas, et, lorsqu'elles furent assez éloignées pour ne pas l'entendre: « Excusez l'emportement de ma femme, « nous dit-il; mais voilà comme elle est, « elle va toujours trop loin. Nous autres « hommes, nous voyons mieux les choses. « Au surplus, je vous ai exprimé mes « sentimens, mon cher Ballenet, en vous « faisant mes félicitations sur le parti que « vous avez pris. — N'est-ce pas que j'ai « bien fait? dit Ballenet. — Très bien, « reprit Florent. Je ne me mêle pas de « tout cela, moi; mais il n'y avait pas à « hésiter pour un homme sensé, parce « qu'avant tout il faut être tranquille. « Bien dupes sont ceux qui s'exposent

« pour telle ou telle opinion. Je ne blâ-
« mais pas l'édit de Nantes, je ne blâme
« pas l'édit qui le révoque. Ma façon de
« penser, c'est que ceux qui sont à la
« tête des affaires savent mieux que nous
« ce qui nous convient. Du moment que
« l'autorité a parlé, il faut se soumettre.
« Moi, j'obéis par goût autant que par
« devoir et par nécessité. Certainement
« je suis très bon catholique : eh bien!
« s'il survenait un édit qui nous ordonnât
« à tous tant que nous sommes de nous
« faire protestans..... moi, j'aime l'obéis-
« sance. Faisons nos récoltes, dépensons
« nos revenus ; le reste ne nous regarde
« pas. Ce que je dis là n'est-il pas raison-
« nable ? — Fort raisonnable, dit Ballenet,
« on ne peut pas plus raisonnable. » Je voulais, sans renouveler ses terreurs, montrer combien me répugnait une indifférence d'opinion plus vile et peut-être aussi dangereuse que le fanatisme, lorsque madame Florent, se retournant, donna par un geste le signal du départ à son mari. A l'empressement avec lequel il courut

transmettre les ordres de sa femme à son cocher, je vis combien il savait mettre en pratique sa théorie de l'obéissance.

Madame Florent me fit une révérence très sèche, en fit une très affectueuse à Louise, embrassa de nouveau Ballenet, et partit en l'assurant qu'elle allait le recommander au curé de Saint-Avit.

« Ah! respirons, dit mon hôte. Quelle « méchante femme...! quel pauvre homme...! « Ces gens-là m'ont indigné. Si je ne « m'étais retenu... » Il me prit à part : « Vous n'avez pas un moment à perdre « pour vous mettre en sûreté, me dit-il. « Cette femme va dès demain m'envoyer son « curé, son vicaire, et bien d'autres! elle « me les enverra, soyez-en sûr; occupons-« nous donc de votre fuite. » Il s'était rendu de très bonne heure chez l'homme sur lequel il comptait pour nous servir de guide. La femme de Huleau attendait le soir même son mari; elle était convenue que, moyennant une somme assez forte, il nous conduirait. On ne pouvait passer en voiture par les chemins de traverse; Louise

ne pouvait aller à pied ; Ballenet s'était procuré pour elle un cheval que le guide devait nous amener. Enfin, la prudence ne permettant pas que ma femme voyageât de nuit, mon hôte pensa qu'au lieu de partir au point du jour, il valait mieux attendre que la matinée fût avancée, et sortir de chez lui comme des gens qui vont faire une visite, ou dîner dans le voisinage. C'était vraiment un très bon homme que M. Ballenet ; il prenait beaucoup de peine pour obliger, beaucoup de peine pour n'être pas compromis ; il éprouvait de grandes tribulations, et cependant il rendait service : ne lui devait-on pas plus de reconnaissance que s'il eût été courageux ?

Quelles furent ses transes pendant le reste de la journée ! il tremblait que notre guide n'arrivât pas. Vers neuf heures du soir, il entendit un signal : « C'est Huleau, » nous dit-il tout joyeux. Il ouvrit une fenêtre qui donnait sur une petite ruelle, et jeta un paquet contenant le peu d'effets dont nous avions besoin. Il se chargeait de faire parvenir nos malles à Bruxelles. « Voilà

« qui va fort bien, » dit-il en continuant de trembler..... » Pourvu que la journée de « demain n'amène pas de catastrophe...! » Je passai la nuit assez tranquillement; j'aurais voulu de grand cœur que notre hôte dormît aussi bien que moi.

CHAPITRE XXV.

Personnages nouveaux. Voyage à la frontière.

Le lendemain matin, pour suivre les conseils de M. Ballenet, Louise mit un peu d'élégance dans sa parure; je quittai mon habit de voyage, en sorte que, loin de ressembler à de pauvres fugitifs qui vont courir des dangers, nous avions l'air de personnes qui se disposent à une agréable partie de campagne.

Après le déjeuner, nous sortîmes par une petite porte du jardin. Il était dix heures, nous avions cinq lieues à faire; par conséquent il restait bien plus de temps qu'il

n'en fallait pour passer la frontière avant la nuit : M. Ballenet nous accompagnait. Après avoir fait une centaine de pas, il m'indiqua une colline derrière laquelle Huleau nous attendait, et il nous souhaita un bon voyage. Nous n'abrégeâmes nos vifs remercîmens que pour ne pas contrarier son empressement à s'éloigner. Il regarda s'il ne pouvait être aperçu de personne, et nous embrassa : il reprit la route de son village, nous suivîmes un sentier qui nous conduisit vers notre guide.

Huleau était un homme de haute taille ; il avait le teint enluminé, la voix forte ; il portait sur le dos une hotte au fond de laquelle étaient nos effets et quelques provisions que M. Ballenet avait eu la bonté d'y joindre. Il tenait par la bride un cheval sur lequel ma femme monta lestement. La tranquillité de Louise, je dirais presque son enjouement, me charmait. Huleau nous avait salués à notre approche, et nous avait promis du dévouement ; nous nous mîmes en route.

Notre guide aimait à parler, et aurait pu

mieux choisir le sujet de ses discours. Il nous entretenait des dangers que couraient les protestans, des persécutions dirigées de toutes parts contre eux. Il nous dit qu'il fallait avoir sa hardiesse et le zèle que la religion lui donnait pour oser nous conduire. Ce n'était plus, à l'entendre, que par un prodige qu'on parvenait à passer la frontière, tant elle était couverte de troupes. Il savait toutes les histoires de protestans arrêtés dans leur fuite. La veille encore, disait-il, une pauvre dame qui allait rejoindre son mari en pays étranger avait été saisie avec ses deux enfans et jetée dans les prisons : il l'avait vue. Je craignais la fâcheuse impression que de telles anecdotes pouvaient produire sur Louise; j'essayais d'interrompre cet homme, je lui demandais les noms des villages, des bois, des montagnes; il répondait laconiquement, et reprenait ses récits. Je voulus enfin lui imposer silence. « Com-
« ment, s'écria-t-il, cela vous fait peur?
« Ne vous inquiétez donc pas; tout ce qui
« se passe a été prédit. Ces complots de
« Satan finiront par le triomphe de notre

« religion. Nous sommes bien heureux que « Dieu nous ait choisis pour avancer ce « triomphe par nos souffrances. Si l'on nous « persécute, tant mieux. Nos persécuteurs « seront punis; et vivent à jamais les fidèles « qu'on torture pour la bonne cause! vive « à jamais la sainte église réformée! »

Depuis une heure nous marchions, et depuis une heure Huleau marchait et parlait, quand nous aperçûmes à trois cents pas sur notre droite un assez gros village. « Ah! dit notre conducteur, il faut que je « vous quitte un instant. C'est là que de- « meure mon ami Charvard; c'est un « homme, celui-là! Il n'est qu'ouvrier maçon « comme moi, mais il était fait pour être « pasteur. Il faut l'entendre! je ne le vois ja- « mais sans qu'il ne me corrobore dans la foi. « J'aurais à me reprocher de passer si près sans « lui dire bonjour; c'est l'affaire de dix minu- « tes, d'un quart d'heure au plus : attendez- « moi sous ces arbres que vous voyez à une « portée de fusil. » Je voulais le retenir; mais il soutint qu'il avait une commission pour son ami Charvard, et il partit en courant.

Nous nous assîmes sous les arbres qu'il nous avait indiqués. Le quart d'heure était écoulé depuis long-temps, et notre homme ne revenait pas. Que l'attente est cruelle dans une pareille situation! J'essayais de distraire Louise, en lui parlant de son enfant, de ses bons parens qu'elle devait bientôt revoir, et même de mes projets d'établissement dans le pays où nous allions. Près de deux heures se passèrent ainsi. Je savais que souvent les guides avaient abandonné les fugitifs; je cherchais quel parti je devais prendre. Aller à ce village? peut-être y a-t-il des troupes; peut-être Huleau y a-t-il été arrêté. Continuer seuls notre route? infailliblement je me fusse égaré. J'aurais trouvé bien triste d'être obligé de retourner sur nos pas, et de causer de nouvelles inquiétudes à M. Ballenet. J'étais fort incertain, lorsque Louise dit, en tressaillant de joie: « Voici notre guide! »

J'aperçus en effet Huleau qui revenait, mais moins vite qu'il n'était parti: il était ivre. Sans écouter les reproches que je lui adressais: « C'est un homme que mon ami

« Charvard! s'écria-t-il; je le porte dans
« mon cœur. S'il y en avait seulement deux
« cents comme nous, en huit jours toute
« la France serait réformée. Mais on ne
« voit que des lâches : les uns abjurent,
« comme ce calin de Ballenet, qui me le
« payera; les autres, au lieu de combattre,
« s'en vont comme des pénitens. Il n'y a
« que moi et Charvard; Charvard avant
« moi. Il m'a dit des choses... C'est mieux
« qu'un pasteur, c'est un prophète. Mais
« on ne l'écoute pas; il n'y a que des sourds
« et des poltrons. Monsieur et madame,
« je ne dis pas cela pour vous. Une brave
« jeune dame qui s'expose... c'est du mé-
« rite, ça! Moi, je n'en ai point; quand je
« périrais, je me moque de la vie... Vous
« faites très bien de vous en aller. Charvard
« et moi, nous ne restons que pour servir
« de guides à nos frères; et, quand nous les
« aurons fait passer tous, nous fermerons
« la marche en passant après eux. » Il con-
tinua de nous débiter des phrases incohé-
rentes; et, s'enflammant par degrés, il en-
tonna, d'une voix de Stentor, le psaume :

Le Seigneur est ma lumière et mon salut ; qui craindrai-je? « Malheureux, lui dis-je, « on vous entend d'une lieue ! — Qu'est-ce « que cela me fait? » et il chantait encore plus fort. — « Vous allez nous faire découvrir; « vous vous perdez ainsi que nous. — Je « suis prêt à confesser la foi du Seigneur, « en France, à l'étranger, sur la frontière, « en prison ; je chanterai les psaumes sur « le bûcher. » Ce ne fut qu'en me fâchant que je le contraignis à se taire.

La journée s'avançait ; je crus remarquer que notre guide allait vers l'orient au lieu de nous diriger vers le nord ; je l'en avertis. Il affirma que nous suivions le bon chemin ; et je fus rassuré. Cependant nous laissions les sentiers à gauche pour aller toujours en avant : c'était côtoyer la frontière au lieu de s'y rendre. Je répétai à Huleau qu'il se trompait de route. « Non, non, disait-il en « continuant sa marche, je ne me trompe « pas ; je ne me trompe jamais ; je sais où « je vais. » J'insistai. — « Venez toujours, « ayez confiance : je vous ménage une sur- « prise. » On juge de l'effet que ces mots

nous causèrent : j'exigeai qu'il s'expliquât sur cette surprise qu'il nous préparait. « N'ayez donc pas peur, » reprit-il sans se déconcerter et avec un air de satisfaction ; « vous avez affaire à un brave homme, à un « plus brave homme que vous ne croyez. « Quel jour est-ce demain ? — Eh ! qu'im- « porte ? Vous abusez de ma patience. « — C'est demain dimanche. Respectable « voyageur, et vous, jeune dame si intéres- « sante qui vous exposez à tous les dangers « pour confesser la foi, ne seriez-vous pas « charmés d'assister encore à un prêche sur « le sol de la France, et de sanctifier ainsi « le dernier jour que vous y passerez ? — « Que signifie tout ce verbiage ? où nous « conduisez-vous ? — Vous serez content ; « vous me remercierez. J'ai su par Charvard « que son neveu est allé à quelques lieues « chercher un pasteur qui, après avoir « échappé à bien des persécutions, va « quitter la France. Le saint homme sera « demain, au point du jour, dans les bois « de Chamblet, à un endroit que je connais « parfaitement. Beaucoup de fidèles ont été

« prévenus en secret ; ils se rendront au « lieu désigné, et le pasteur fera le prêche. « Heureux ceux qui jouissent de la parole « de Dieu ! Voilà la surprise que je vous « ménageais. — Quelle audace ! Comment « avez-vous osé nous tromper ainsi ? Sou- « venez-vous de vos engagemens ; j'exige « que sur-le-champ vous me conduisiez à « la frontière. » Je m'emportais ; Huleau se troubla un moment. « Monsieur, me dit-il en adoucissant sa voix, pour re- « trouver le sentier que nous aurions dû « suivre, il faudrait retourner près du « village de Charvard. Maintenant, quel- « que chemin que nous prenions, il nous « est impossible d'arriver ce soir à la fron- « tière ; et voici le plus court. » Louise était fort effrayée. Quelle pénible et singulière position que celle de se trouver fugitif au milieu d'un pays que l'on ne connaît point, sans autre sauvegarde que la bonne foi d'un guide ! On est à sa merci ; s'il donne des sujets de plainte, on craint encore de l'irriter : ce qu'il y aurait de pire, serait d'en être abandonné. D'après ce que disait

Huleau, sa sottise était irréparable ; je me calmai, et je fis sentir à Louise qu'il fallait s'en remettre à cet homme et à la Providence.

Je voulus savoir où Huleau entendait nous faire passer la nuit. Il nous offrit le choix de dormir en plein air, sous des arbres à l'entrée du bois, ou de gagner, en faisant une demi-lieue dans la forêt, une cabane habitée par des bûcherons. Je lui demandai si l'on pouvait se fier à ces bûcherons ; il affirma que nous devions être sans crainte, ces gens-là ne se mêlant de rien, et voyant des loups plus souvent que des hommes. Nous nous reposâmes quelques momens ; nous fîmes un léger repas avec les provisions que nous devions aux soins de M. Ballenet ; Huleau en dévora la plus grande partie, et nous nous remîmes en marche.

Il était presque nuit quand nous atteignîmes la forêt. Nous avions fait près de huit lieues dans la journée, il fallut marcher encore plus d'une heure. Le bois devenait très épais ; ma femme fut obligée

de mettre pied à terre : elle me donnait le bras ; Huleau conduisait le cheval par la bride. Nous avancions avec une peine extrême, et j'avais pour Louise de vives inquiétudes. Enfin nous arrivâmes à la demeure que nous cherchions. C'était une misérable hutte sous laquelle se trouvaient réunies sept personnes ; le bûcheron, son vieux père, sa femme et quatre enfans. Il y avait une seule chambre, si l'on peut donner ce nom à un espace entouré de branches d'arbres taillées grossièrement et recouvertes de terre. Une vache et deux chèvres étaient pêle-mêle avec les enfans. Huleau, qui entra le premier, dit que nous nous étions égarés en allant à un village voisin, et que nous demandions à passer la nuit dans la cabane. Ces gens avaient un air bon, mais un peu sauvage ; ils ne nous témoignèrent ni empressement ni impolitesse. Bientôt la femme étendit dans un coin deux bottes de paille pour servir de lit à Louise et à moi ; elle indiqua à notre guide un autre coin où il pourrait dormir. Celui-ci mit sur une mauvaise table

le reste de nos provisions que nous lui abandonnâmes. Nous fîmes à nos hôtes quelques questions sur leur genre de vie, auxquelles ils répondirent sans beaucoup de détails. Nous nous jetâmes tout habillés sur les deux bottes de paille qu'on nous avait préparées.

Je craignais que Louise ne pût dormir; mais, accablée par la fatigue, elle tarda peu à céder au sommeil. Une foule d'idées m'empêchèrent long-temps de fermer l'œil. Sans l'impardonnable incartade de ce Huleau, ma femme serait maintenant hors des frontières, je la verrais à l'abri de tout danger. Demain, quel sera son sort? et, tandis que je m'impatientais contre l'écervelé qui prolongeait mes inquiétudes, je l'entendais ronfler tranquillement. Je comparais ma vie agitée à l'existence monotone de ces bûcherons endormis près de moi. Ils sont étrangers au monde; l'univers finit pour eux aux bornes de la forêt. Tandis que la France est bouleversée par des querelles religieuses, en attendant que la guerre succède à la controverse, et d'autres

calamités à la guerre, ils ne savent pas seulement qu'il y ait eu un édit de Nantes. Ils travaillent, mangent, dorment, et recommencent le lendemain. Sont-ils heureux ? je ne sais : ils ont un bonheur négatif; ceux qui l'envient ont tort, ceux qui l'ont en partage ne sont pas à plaindre.

Le jour paraissait à peine quand Huleau nous éveilla en disant : « Allons au prêche. » Nos hôtes étaient déjà levés, et ce mot prononcé devant eux me parut très imprudent; mais ils n'y firent aucune attention. Nous prîmes congé de la famille; nous donnâmes au bûcheron quelque argent, qu'il accepta sans paraître y attacher de prix.

Huleau était enchanté; il était fier de nous conduire au prêche, et se félicitait en termes énergiques comme s'il nous eût rendu un important service. Sans lui communiquer mes réflexions, je blâmais en moi-même ce pasteur qui appelait ainsi à une réunion dangereuse des hommes que devrait occuper un autre soin. Dans cet instant, Dieu commande aux malheureux protestans de mettre en sûreté leurs

femmes, leurs enfans; ils méconnaissent son ordre s'ils emploient à prier le temps que réclament les êtres qu'ils sont chargés de protéger. J'étais dans cette disposition d'esprit, quand les transports de notre guide nous apprirent que nous approchions du lieu de la réunion.

Dans une partie très épaisse de la forêt se trouvait un espace absolument vide; là étaient déjà rassemblées près de deux cents personnes, et il en venait encore de différens côtés. Un profond silence régnait: un air de méditation et de ferveur répandu sur toutes les figures nous étonna Louise et moi. Nous fûmes encore plus étonnés lorsque nous vîmes Huleau, jusque là si emporté, si bouillant, prendre un air humble et se conformer au recueillement des autres assistans: il ne parlait plus qu'à voix basse. Il nous présenta son ami Charvard; à leur air contrit, on n'aurait jamais deviné que c'étaient les deux ivrognes dont nous avions à nous plaindre.

Le pasteur, précédé de son guide, arriva; tous les assistans se levèrent aussitôt. C'é-

tait un vieillard ; ses souliers étaient poudreux, il avait un bâton à la main, sa démarche était noble ; il se découvrit et salua affectueusement l'assemblée. Il monta lentement sur un tertre, et leva les yeux au ciel : je crus revoir Paul Menars ! Je considérais avec attention le ministre. Ses cheveux blancs, sa physionomie calme, ses traits imposans, tout en lui me rappelait le digne pasteur que je ne cessais de regretter. Je me suis facilement expliqué cette ressemblance ; une même cause donne une même sérénité à ces hommes pieux qui, habitant le ciel par leurs pensées, semblent n'avoir plus rien des passions du monde.

Des voix d'hommes et de femmes avaient entonné un psaume. Le chant cessa, le ministre prit la parole ; son sujet était le pardon des injures; il avait choisi pour texte ce passage : *Lorsque vous présentez votre offrande à l'autel, si vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, allez vous réconcilier avec lui, et vous reviendrez ensuite offrir votre*

don. Il fit sentir la sublimité de ce précepte, la supériorité de la morale évangélique sur la morale humaine ; il insista sur ces mots : *Si votre frère a quelque chose contre vous.* « Mots touchans, « disait-il, qui ne peuvent avoir été pro- « noncés que par une bouche divine ; « car sans doute les sages de la terre « eussent dit : *Si vous avez quelque* « *chose contre votre frère.* » Toutes ses paroles respiraient le calme et l'amour. « On détruit nos temples, on nous chasse, « nos frères ont quelque chose contre « nous ; il n'est pas en notre pouvoir d'aller « nous réconcilier avec eux ; faisons du « moins ce qui dépend de nous, aimons- « les ; montrons au Dieu qui voit tout « l'intention de vivre en paix avec eux ; « offrons-lui nos souffrances en expiation « de leurs fautes et des nôtres : prions « que pour leur bonheur Dieu les éclaire « et les rappelle au culte évangélique. » Je contemplais ce vieillard que le nouvel édit bannissait, menaçait de mort, et qui, avant de se mettre en sûreté, s'arrêtait

parmi ses frères pour leur rappeler les plus hautes vérités de la morale. Mes regards erraient sur cette assemblée nombreuse, composée d'hommes dont les uns, habitans des campagnes voisines, venaient rendre hommage en secret à la religion qu'il ne leur était plus permis d'honorer en public ; dont les autres, arrivés de différens points de la France, s'expatriaient, laissant leur fortune et leurs amis pour ne pas abandonner leur foi ; et qui tous, entourés de dangers pressans, oubliaient ou bravaient ces dangers afin de goûter la douceur de prier ensemble. Ce spectacle me causait une vive impression ; je le trouvais beau, sublime ; il élevait mon âme ; cependant j'étais maître encore de mon émotion. Mais lorsque, remplissant un devoir auquel les protestans ont toujours été fidèles dans leur fuite et dans leur exil, lors, dis-je, que le pasteur termina le prêche, en prononçant la prière pour le roi de France, je ne pus contenir mon attendrissement, et je vis des pleurs couler des yeux de Louise.

Nous nous remîmes en route ; nous nous taisions, je regardais ma femme avec un intérêt tout nouveau. Dans la scène dont je venais d'être témoin, l'objet le moins intéressant n'était pas sans doute cette femme catholique qui, s'unissant au sort de son mari, se trouvait entourée de fugitifs, de proscrits, et assistait avec eux au milieu d'une forêt aux cérémonies d'un culte qui n'était pas le sien.

Je fis d'abord peu d'attention à Huleau, qui marchait à une dixaine de pas en avant ; il était agité, et frappait violemment avec son bâton contre les arbres. Il se retourna et me dit : « N'avez-vous pas « été ravi du sermon ? — Cette matinée, répondis-je, sera toujours présente à mon « souvenir ; je n'ai pas vu de spectacle « plus touchant. — Et l'on veut nous em- « pêcher de nous réunir ! s'écria-t-il. Quand « j'y pense, j'entre dans une fureur...... « J'écraserais tous ces mécréans qui ren- « versent nos temples ; non, je vivrais « mille ans que je ne leur pardonnerais « jamais à ces fils de Satan : que Dieu

« les extermine! » J'essayai de rappeler à cet homme les paroles qu'il venait d'écouter; mais il ne m'entendait pas plus qu'il n'avait compris le pasteur. « Mon « ami, me dit Louise en se penchant à « mon oreille, tu le vois, ce n'est pas « seulement parmi les catholiques qu'on « trouve des intolérans. »

Pour sortir de la forêt il fallut marcher pendant plus de trois heures. Enfin Huleau nous dit qu'après avoir côtoyé un village qu'il nous montra nous serions en dix minutes hors de France. Tout à coup il s'arrête fort troublé; et m'indiquant du doigt l'objet qui le frappe : « Ne « voyez-vous pas, me dit-il, quelque « chose briller près du village? » C'étaient des fusils. « Il n'y avait jamais eu de « troupes de ce côté, continua-t-il. On « ne peut suivre ce chemin. Attendez-« moi, je vais examiner par où nous pas-« serons. » Aussitôt il court vers une colline assez éloignée; il la gravit, et disparaît. Peu de minutes après il revient sur la hauteur; sa vitesse annonçait son

effroi ; nous le voyons s'enfoncer dans un bois touffu ; à peine s'y est-il jeté que des soldats se montrent sur la colline, et cherchent inutilement des yeux l'homme qui vient de leur échapper.

Quoique ces soldats fussent loin de nous, Louise était dans l'épouvante ; de quelque côté que nous voulussions avancer, nous ne pouvions nous soustraire aux regards des troupes. Je pris à l'instant mon parti : « Ne t'alarme point, dis-je à ma « femme ; pour sortir des situations diffi-« ciles, il ne faut que garder sa présence « d'esprit ; allons droit au village. » Elle me suivit sans hésiter. A trente pas j'aperçus quelques militaires dans un champ ; j'appelai l'un d'eux, et le priai de me dire s'il avait vu passer le curé sur ce chemin. Sa réponse fut négative : elle m'importait peu ; car on juge que j'avais fait cette question pour ne point paraître embarrassé, et pour éviter qu'on ne m'interrogeât moi-même. Je répétai ma demande en m'arrêtant devant un corps-de-garde placé à l'entrée du village. Je dis sans

affectation que nous allions chez le curé, et je me dirigeai vers l'église, présumant bien que le presbytère en était voisin.

Nous frappâmes à la porte; une vieille servante nous ouvrit, nous conduisit à la chambre de son maître, et se retira. « Monsieur, lui dis-je, une dame catho-« lique, enceinte et souffrante, vous de-« mande la permission de se reposer chez « vous quelques instans. » Aussitôt il s'empressa de faire asseoir Louise, et lui témoigna beaucoup de politesse et de zèle. « L'intérêt que vous montrez à madame, « continuai-je, va-t-il s'éteindre en appre-« nant qu'elle suit chez l'étranger son « mari protestant? » Il me regarda; sa surprise était extrême. « Monsieur, me « dit-il après un court silence, puisque « Dieu me confie votre sort, je dois vous « plaindre et vous secourir. » Quels transports de reconnaissance nous fîmes éclater! Cet homme de bien renouvelait à Louise ses promesses rassurantes; et tout occupé de nous recevoir, il hâta l'heure de son modeste dîner.

Que d'émotions diverses j'avais éprouvées dans ce voyage ! j'en ressentis une nouvelle en m'asseyant à la table d'un homme qui portait l'habit de mes persécuteurs, et qui nous accueillait avec bonté. « Depuis quelques jours, lui dis-je, j'ai « rencontré des gens de toutes les opinions. « J'ai vu des fanatiques dans les deux « religions ; j'ai vu un homme qui semble « flotter entre elles, et appartenir à toutes « deux ; un autre qui les dédaigne éga- « lement ; mais j'ai vu aussi des êtres « vertueux qui professent des religions « différentes, et pratiquent la même cha- « rité. Leur souvenir me rappellera sans « cesse que nous devons vivre en frères « avec tous nos semblables. Leur exemple « me confirme dans la pensée que les « gens de bien ne sauraient être réelle- « ment divisés, et qu'ils s'accordent sur « les points importans. — Ah ! détrom- « pez-vous, me dit le curé d'un ton grave : « je gémis des violences exercées « contre les protestans ; mais que nous « sommes loin de nous entendre ! Quand

« vous serez dans une situation plus tran-
« quille, rappelez-vous les paroles d'un
« homme qui voudrait votre bonheur.
« J'ai long-temps étudié les questions
« qui nous divisent; et je vous le dé-
« clare avec toute la sincérité de mon
« âme, la vérité n'existe que dans ma
« religion. » Je fus près de lui répondre qu'un vénérable pasteur, objet de mes regrets éternels, avait, pendant soixante ans, médité les mêmes questions, et qu'il affirmait avec la même bonne foi avoir trouvé la vérité dans la religion protestante : je craignis de l'affliger, et je gardai le silence.

Le bon curé nous avait prévenus qu'il fallait rester dans sa maison jusqu'au soir; et nous voyant accablés de fatigue, il nous avait engagés à reposer pendant quelques heures. Quand le moment du départ arriva, il vint frapper à notre porte, et nous éveiller lui-même. Nous sortîmes avec lui; nous fûmes salués par tous les soldats et tous les paysans qui se trouvèrent sur notre passage. Dans le

court trajet que nous avions à faire avec cet homme généreux, nous cherchâmes à lui exprimer les sentimens dont nous étions pénétrés. « Vous avez un cœur droit, « me disait-il; puissent vos erreurs se « dissiper! Combien je serais heureux, si, « en vous inspirant un peu d'estime et de « reconnaissance, j'avais disposé votre « esprit à s'éclairer! » Bientôt il nous dit : « L'arbre à côté duquel nous passons est « sur le territoire français; celui que vous « voyez à vingt pas est sur le territoire « étranger. Adieu : demain, en offrant le « saint sacrifice, je prierai pour vous. » Je lui demandai la permission de l'embrasser; il s'attendrit comme nous. Louise et moi nous nous élançâmes vers l'arbre qu'il avait désigné. En y arrivant, ma femme se jeta dans mes bras; je la pressai contre mon sein. Nous adressions par des signes affectueux nos actions de grâces au bon curé qui, les mains levées vers le ciel, semblait nous bénir. Nous portions nos regards autour de nous, comme pour prendre possession de cette terre protectrice.....

O déplorable effet des lois iniques ! Nous ressentions un mouvement de joie, et nous quittions notre patrie ! Nous respirions plus librement, et c'était en touchant le sol étranger !

CHAPITRE XXVI.

Le lieu de refuge.

Nous passâmes la nuit dans un village voisin de la frontière. A notre réveil, l'hôte nous dit qu'un homme était arrivé au point du jour, et avait demandé, en nous dépeignant avec beaucoup d'exactitude, si nous n'étions pas dans l'auberge. Cet homme n'avait pas voulu qu'on nous réveillât, et il attendait. Souvent l'effroi survit au danger; depuis notre départ de Paris, Louise était habituée à s'inquiéter de tous les événemens; et, quoique nous fussions en sûreté, les discours de l'hôte l'alarmèrent; elle ne tarda pas à se rassurer.

L'inconnu qui voulait nous parler était Huleau; après avoir échappé aux soldats qui le poursuivaient, il était revenu sur ses pas, nous avait cherchés; et, ne nous trouvant point, il avait pensé que nous étions arrêtés, ou parvenus à cette auberge. Il rapportait nos effets. Quel fut son étonnement quand nous lui apprîmes que nous avions été sauvés par un prêtre catholique! « Avouez donc, lui dis-je, « qu'il est des gens de bien dans toutes « les religions. » Jamais il n'en voulut convenir.

Nous nous rendîmes à Bruxelles, où monsieur et madame Dumarsy devaient nous joindre. Nous ne recevions pas de leurs nouvelles; et deux mois s'étaient déjà écoulés, lorsque Louise accoucha. Je passe sous silence mes inquiétudes, pour ne parler que de mon bonheur. Louise me donna un fils, et peu de jours après son père et sa mère arrivèrent. Combien ma Louise fut heureuse de leur présenter son enfant, et de voir autour d'elle tous les êtres chers à son cœur! Qu'il m'était doux

de penser que le ciel la dédommageait de tant de maux.... de tant de maux soufferts pour moi!

Lorsque ma femme fut en état de voyager, nous partîmes pour l'électorat de Brandebourg. La ville d'Alt-Landsberg, située à trois milles de Berlin, était un des principaux asiles des protestans français: ce fut là que j'allai m'établir.

Les réfugiés s'y trouvaient presque en aussi grand nombre que les anciens habitans. Je fus frappé du mouvement qui régnait dans la population; chacun travaillait ou cherchait du travail. J'étais fier du courage et de l'activité de mes compatriotes; cette activité, ce courage, honoraient à fois leur religion, leur patrie et leur asile. Je me souvins que trente-cinq ans auparavant, à l'époque de la Fronde, quelques grands, par dépit contre un ministre, avaient allumé la guerre civile et appelé au sein de leur pays les armes de l'étranger : ici, je voyais une masse immense de citoyens blessés dans leurs droits les plus sacrés, fuyant sans rési-

stance devant des édits proscripteurs, et ne demandant à l'étranger qu'un refuge et du travail.

Les hommes les moins embarrassés pour vivre étaient les ouvriers. Quel changement dans les fortunes! quelle source de réflexions! Tandis que l'artisan, plus recherché qu'en France, jouissait d'une aisance inaccoutumée, des réfugiés qui dans leur patrie versaient abondamment des aumônes étaient presque réduits à en recevoir. La plupart n'avaient pu transporter leurs richesses, tant il avait fallu précipiter leur fuite. D'autres, se flattant qu'ils avaient peu de mois à rester chez l'étranger, et qu'il s'agissait seulement de laisser passer un orage, s'étaient gardés de réaliser leur fortune. Que de situations déplorables! que de vertueux exemples! que de métamorphoses singulières! Des vieillards habitués jusqu'alors aux douceurs de la vie faisaient l'apprentissage des métiers que leur permettait la faiblesse de leur âge. Pour élever ses enfans, telle femme, qui naguère brillait dans le monde, était devenue

une laborieuse ouvrière. Pour soutenir ses parens, telle jeune personne qui avait laissé une riche dot en France, donnait des leçons de musique. Les professions les plus futiles devenaient respectables par l'emploi de leur modique salaire : un gentilhomme enseignait l'escrime, un avocat était maître de danse. On s'entr'aidait ; unis par un malheur commun, nous formions une même famille. Ah! sans doute, nous n'étions pas exempts de passions. Il y avait quelques jalousies, quelques inimitiés ; on citait même des individus qui, liés ensemble aux jours de leur prospérité, se divisaient sur la terre d'exil : mais cette terre était bien plus souvent témoin de réconciliations touchantes ; et je reconnus que l'adversité rend les hommes meilleurs.

Presque tous les anciens habitans nous voyaient avec intérêt. Si le ciel veut que, par les fautes des gouvernemens ou par la turbulence des peuples, une grande multitude d'hommes soient encore forcés de s'expatrier, puissent-ils trouver une terre hospitalière comme le fut le Brandebourg

pour les protestans français ! Toutefois, quelques gens bornés, s'effrayant de notre nombre, criaient que nous allions affamer leur pays, et se montraient grossiers et querelleurs. Quelques envieux soutenaient que notre industrie si vantée, loin d'ouvrir à la Prusse de nouvelles sources de richesses, allait y ruiner la classe industrieuse ; ils murmuraient de l'appui que nous accordait l'électeur. A les entendre, les avantages qu'il prodiguait aux réfugiés étaient des vols faits à ses propres sujets. Triste condition que celle d'un exilé ! alors même qu'on l'accueille, on lui fait sentir qu'il n'est qu'un étranger.

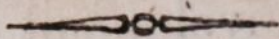
J'établis une manufacture : grâce à mon expérience, aux instructions que m'avait données Roland, et à des capitaux assez considérables, je la vis rapidement prospérer. Tel est le noble privilége du commerçant qui porte un nom considéré ; son industrie le suit, son crédit l'accompagne, sa maison, transportée d'un bout de l'Europe à l'autre, est encore la même qu'au lieu d'où l'injustice l'a banni.

J'aidai mes compatriotes autant qu'il me fut possible ; et, pour en occuper davantage, je multipliai sans nécessité le nombre de mes commis et de mes ouvriers. En même temps, j'aidais de mes conseils les anciens fabricans du pays. Je prenais dans les familles allemandes des apprentis, pour les former au genre d'industrie que j'avais apporté. Je me vis heureusement secondé dans mon projet d'obtenir la bienveillance générale. Les mœurs simples, la franchise de M. Dumarsy plurent aux bons Allemands. Ma belle-mère n'avait plus de vanité ; mais toujours elle était vive et prompte quand il s'agissait d'obliger. Et Louise ! pour combien de familles elle fut un ange tutélaire ! Je n'ai connu qu'une partie de ses bonnes actions ; sur ce point seulement elle s'enveloppait de mystère.

Sans y mettre d'éclat, nous eûmes des réunions où nos compatriotes venaient se distraire de leurs peines ; Louise donna même quelques bals : c'est en tout pays un moyen infaillible de se faire des amis. Encore jeune, toujours jolie, elle était

moins occupée de briller que de faire briller les autres. Les dames allemandes avaient, disait-on, redouté l'élégance, les grâces et la coquetterie des dames françaises; elles se rassuraient près de Louise, dont les manières aimables et simples attiraient la confiance et l'amitié.

Entouré de ma famille, plus épris que jamais de ma femme, partageant avec ravissement ses espérances et ses soins pour mon fils, chéri de mes compatriotes, estimé des hommes qui me donnaient un asile, je réunissais de grands moyens de bonheur; mais comment oublier la France!



CHAPITRE XXVII.

Grande catastrophe.

QUATRE années s'écoulèrent : combien il était doux pour Louise de jouir enfin d'une situation tranquille, et de partager ses soins entre tous les objets de ses affections ! Les vicissitudes de notre sort passé, ce mélange d'événemens heureux et malheureux, avaient donné à son âme aimante une nouvelle activité. Fille, épouse et mère, elle n'existait, elle ne respirait que pour aimer.

Une seule crainte, mais une crainte affreuse, empoisonnait sa félicité; cette femme qui m'avait donné tant de preuves de courage était, dans ses alarmes pour son fils, la plus faible des mères. Le souvenir de son premier enfant ne cessait de lui être présent; la maladie qui nous l'avait enlevé était presque inévitable pour notre petit Jules, et l'idée qu'il en serait atteint épouvantait Louise. Souvent elle m'en parlait, souvent je la surprenais triste, pensive; le sujet de ses réflexions était toujours le même. Elle avait en moi une confiance absolue; un mot tendre de moi suffisait pour diriger ses sentimens, et même pour les changer : tout mon empire s'évanouissait dès que j'essayais de vaincre ses terreurs. Vainement lui représentais-je combien il est insensé de troubler le présent par les craintes chimériques de l'avenir : elle m'écoutait, elle semblait saisir et approuver mes idées; je cessais de parler, elle se taisait et elle pleurait. Sa faiblesse me la rendait encore plus chère; mais que ses inquiétudes m'affligeaient! j'aurais tant

désiré la voir parfaitement heureuse ! Elle m'apparaissait comme un être sacré ; quels charmes, quels délices elle avait répandus sur ma vie ! Je devais tout à Louise, Louise était tout pour moi !

Un jour, j'étais occupé d'affaires avec plusieurs personnes; ma femme entre éplorée, éperdue. « Ah ! mon ami, me dit-elle, « un enfant, un pauvre enfant vient de « mourir de la petite-vérole dans notre « voisinage ! l'épidémie règne dans la ville. » Elle me supplie de partir, de partir sur-le-champ, de la laisser partir avec son fils. Je n'aurais pas eu de crainte, qu'il m'eût suffi de la voir livrée à d'aussi vives alarmes pour me hâter de la satisfaire. Dans le jour même, je cherchai, je trouvai, je louai une habitation à deux lieues de Landsberg, dans un village où demeurait un Français, habile médecin que je connaissais beaucoup; et le soir même, nous allâmes nous y réfugier.

Louise, assaillie de terreurs à la ville, respirait en se voyant à la campagne..... Vaine précaution ! l'enfant avait emporté

avec lui le germe de la fatale maladie. Monsieur et madame Dumarsy, qui vinrent nous joindre le lendemain, trouvèrent la malheureuse mère accablée près du lit de son fils. Insensible à leurs consolations, elle ne se ranimait que pour donner à Jules les soins les plus tendres. C'est alors surtout, m'a-t-elle dit, que l'image de son premier né, qu'elle avait perdu, la poursuivait incessamment. A l'époque du malheur que nous avions subi, la contagion ayant épargné ma femme, je ne craignais point qu'elle en fût atteinte; mais je tremblais qu'elle ne succombât à tant de fatigues et d'angoisses.

Enfin, après seize jours, le péril cessa pour l'enfant, et je vis renaître la mère. J'étais bien heureux de la convalescence de mon fils; je crois que je l'étais plus encore du bonheur de ma femme. Elle contemplait Jules avec enchantement; quelquefois elle demandait s'il était bien vrai qu'il fût sauvé; puis, sans attendre de réponse, elle faisait éclater sa joie, elle ne pouvait lui parler; sa voix était étouffée

par des sanglots de bonheur ; mais elle lui prodiguait les caresses les plus affectueuses, elle le pressait dans ses bras, elle le couvrait de baisers, en s'écriant avec transport : « Il est guéri ! »

Louise se faisait une fête de retourner à la ville avec son enfant sauvé du terrible fléau ; toutefois elle voulut rester à la campagne jusqu'à la fin de la convalescence. J'allai seul passer quelques heures à Landsberg pour mes affaires. J'étais ivre de bonheur, j'arrêtais les passans dans la rue pour leur faire partager ma joie ; je vis alors combien Louise était aimée ; on m'accueillait comme un homme qui revient d'un long et périlleux voyage. Des personnes que je connaissais à peine venaient à moi avec empressement pour me demander des nouvelles de mon fils et de sa mère. Etait-il besoin de m'interroger ? l'allégresse empreinte sur mes traits disait assez que notre enfant se portait bien. Des transports éclatèrent à mon arrivée dans ma maison ; tous les ouvriers accouraient ; tous les petits apprentis semblaient avoir

conservé un frère. Je passai rapidement chez la plupart de nos amis; j'étais chargé d'annoncer qu'à notre retour Louise donnerait un grand bal pour célébrer la guérison de son fils.

Je me hâtai de repartir : ma femme vint au-devant de moi; son teint était très animé ; elle me dit qu'elle avait eu dans la journée un violent mal de tête, mais qu'il se dissipait. Pendant le souper, son indisposition augmenta; elle était sujette à de fortes migraines, et je ne fus pas inquiet. Le lendemain, Louise continuait d'être malade; je voulus qu'on appelât le médecin. Il parla devant elle d'une manière rassurante; c'était une fièvre, disait-il, qui n'aurait pas de suites fâcheuses. Nous le reconduisîmes, et il nous déclara que c'était la petite-vérole. Madame Dumarsy pâlit, s'appuya sur moi; elle retenait à peine ses gémissemens. « O ma chère « fille! dit d'une voix étouffée M. Du-« marsy, quoi! après avoir échappé une « première fois...... » Leur terreur était telle que je craignis de les laisser ren-

trer dans la chambre ; je rassemblai mes forces, et je retournai seul près de ma femme.

A mon approche, sa figure s'embellit d'un sourire angélique. « Enfin j'ai sauvé « mon fils, » me dit-elle avec un accent que j'entends encore. — « Que dis-tu ? » répondis-je en essayant vainement de cacher mon trouble. — « On veut me « tromper ; mais je connais ma maladie. » Je cherchai à détourner le cours de ses idées. S'apercevant qu'elle m'avait alarmé, elle en eut du regret, et ne songea plus qu'à dissiper mes craintes. « Sois tranquille, « mon ami ; cette maladie ne sera pas plus « dangereuse pour moi qu'elle ne l'a été « pour mon enfant. » Ces mots me firent trembler. « Grand Dieu ! me disais-je, « quel est celui de mes deux enfans dont « elle doit éprouver le sort ? »

Les accès de fièvre étaient violens et prolongés ; je lisais l'inquiétude et l'effroi sur toutes les figures ; Louise seule conservait encore de la tranquillité. Par une contradiction singulière et cependant naturelle,

la sécurité de ma femme, ses discours rassurans déchiraient mon cœur, m'accablaient ; et lorsque j'étais loin d'elle avec ses parens, la faiblesse extrême de M. Dumarsy, la vive douleur que ma belle-mère comprimait à peine devant sa fille, et qui devenait du désespoir aussitôt qu'elle l'avait quittée, me faisaient retrouver du courage. En combattant leurs anxiétés, je m'étourdissais sur les miennes. Si je me trouvais seul, je sentais ma fermeté près de m'abandonner ; puis je me ranimais, ma situation exaltait ma tête ; l'idée que ma femme fût en danger était trop affreuse pour que je pusse m'y arrêter ou même la concevoir. « Non, me disais-je, non, je « ne suis point réservé à un coup aussi « épouvantable. La fortune m'a sauvé tant « de fois ! m'abandonnerait-elle au mo- « ment le plus important de ma vie ? « Louise, si jeune... si nécessaire à son « fils... ! à moi... ! c'est impossible...... » Il me semblait éloigner le danger en refusant d'y croire ; je me disais que j'étais calme..., et la sueur inondait mon front,

et des larmes brûlantes s'échappaient de mes yeux.

Le septième jour, un changement dans la situation de Louise fit plus pour me calmer que tous les efforts de ma raison. Quelques heures de repos avaient apaisé l'ardeur de la fièvre. L'éruption ne paraissait point ; et ce qui jusqu'alors avait été un sujet d'inquiétude pour le médecin, devenait pour moi un motif de sécurité. En voyant Louise si tranquille et si belle, je me persuadais qu'on s'était trompé sur le genre de sa maladie, et cette idée me ravissait.

Vers onze heures du soir, j'étais seul assis à son chevet ; une de mes mains était posée dans les siennes. Fatigué par les nuits précédentes, et me laissant aller à de consolantes pensées, je m'étais assoupi. Louise, en me serrant la main, m'éveilla. « Mon « ami, me dit-elle d'une voix émue, ne « t'effraie pas de la demande que je vais « te faire..... Je ne suis pas plus mal... « Oh! je vivrai.... nous sommes si heureux « ensemble....! Je t'en prie, mon ami, ne

« t'effraie pas. » Je la pressai de me dire ce qu'elle désirait. — « Je te le repète, je ne suis « pas plus mal; mais..... je voudrais voir un « prêtre catholique, je voudrais le voir sans « retard. » A cette demande, à cette idée de préparatifs de mort, je frissonnai. « Cette « soirée, lui dis-je, annonce ta conva- « lescence; tu vas guérir..... tu n'as pas « besoin.... — Mon ami, reprit-elle, dans « quel moment n'a-t-on pas besoin des « secours du ciel? » Quelques habitans du village étaient catholiques, mais leur pasteur demeurait à trois lieues. Louise me pria de l'aller chercher moi-même, tant elle désirait s'entretenir promptement avec un ministre de sa religion. Je partis à l'instant, je l'amenai; il était déjà grand jour. Je laissai l'ecclésiastique près de madame Dumarsy, et j'allai avertir ma femme de son arrivée; elle me tendit la main, et m'exprima sa reconnaissance. Le prêtre resta quelque temps seul avec Louise; lorsqu'il sortit, je le vis profondément touché. « Cette dame est un ange, » me dit-il. Après avoir parlé un instant à

madame Dumarsy, il passa dans une pièce voisine. Je voulais retourner vers ma femme; ma belle-mère me retint, et bientôt on vint lui annoncer que tout était prêt.

L'ecclésiastique s'avança revêtu de ses habits de sacerdoce; il portait, d'un air recueilli et solennel, un vase d'or entre ses mains. Il s'achemina vers l'appartement de Louise, suivi de M. et de madame Dumarsy, des gens de la maison et de quelques voisins. Depuis quarante-huit heures, on avait exactement fermé toutes les issues de la chambre de la malade, on n'y entrait qu'avec précaution; elle était obscure, même pendant le jour. Les deux battans de la porte s'ouvrirent, la chambre était plutôt illuminée qu'éclairée; une table ornée de feuillages était transformée en autel, le lit était également orné, et ma pauvre femme avait une espèce de parure. J'entrai le dernier, je me plaçai contre la fenêtre, auprès de madame Dumarsy. Louise semblait chercher quelqu'un des yeux; elle m'aperçut au moment où je m'agenouillais ainsi que les autres assistans, et d'un re-

gard elle me remercia. Le prêtre commença la cérémonie, et Louise communia. Avec quelle ardeur je priai....! Hélas! dans notre fuite, elle avait prié de même à une cérémonie du culte protestant. Tous les cœurs étaient brisés; je tremblais en voyant que les assistans ne pouvaient retenir leurs larmes; moi-même j'étouffais à peine mes sanglots; mais rien n'altéra le calme et la ferveur de Louise.

Lorsque la cérémonie fut achevée, et que j'eus reconduit le prêtre, je retournai au chevet de ma femme; et en approuvant l'acte de religion qu'elle venait d'accomplir, j'insistai sur ce qu'il n'avait pas été commandé par l'état où elle se trouvait. Au lieu de me répondre, elle me dit: « Combien je te sais gré d'être allé cher-« cher pour moi un prêtre catholique! « toi protestant, jeté dans l'exil par les « persécutions.... Oh....! Dieu me fera la « grâce de t'éclairer. »

Elle continua d'être assez bien le reste de la journée, et de plus en plus je me livrais à l'espoir.... Le lendemain, quel change-

ment ! La fièvre était revenue avec plus de violence ; cependant Louise demanda qu'on lui amenât son enfant comme à l'ordinaire. Elle le fit placer sur son lit, et voulut s'asseoir pour essayer de jouer encore avec lui. Elle y parvint un instant, à l'aide d'oreillers qui la soutenaient. Cette position la fatiguait, elle laissa bientôt retomber sa tête ; mais retenant la main de son fils, elle l'attira doucement vers elle ; et de la manière la plus simple, la plus touchante, elle lui recommanda de bien nous aimer. Le pauvre enfant la regardait d'un air étonné ; il se taisait, et semblait avoir suspendu la pétulance de son âge. Monsieur et madame Dumarsy se mirent à pleurer. Louise remarqua que j'étais troublé ; aussitôt elle me dit d'un ton plus animé : « Mon ami, je suis bien heureuse, il est « guéri ! » et regardant sa mère, elle répéta : « Il est guéri ! »

Peu de temps après, l'enfant jouait dans la chambre ; il faisait du bruit, je voulus l'éloigner. « Laisse-le s'amuser, me dit-elle, « ce bruit m'est agréable ; j'ai eu si peur

« de ne plus l'entendre ! » Le père de Louise était anéanti; mais sa mère....! elle montrait tant d'alarmes que je craignis que ma femme n'en fût effrayée. Avec beaucoup de précautions, j'engageai madame Dumarsy à se retirer. Louise s'en aperçut : « Ah ! dit-elle d'une voix oppressée, laissez-moi ma mère et mon fils. »

Le médecin, qui vint plusieurs fois dans la journée, semblait nous refuser des paroles consolantes. Louise eut une longue défaillance qui nous jeta dans la consternation ; en revenant à elle, avec quelles expressions tendres elle nous remercia de nos soins ! Il était tard ; elle nous pria de nous retirer, d'aller prendre du repos, nous assurant qu'il lui suffisait d'avoir sa garde auprès d'elle. Je la tins long-temps embrassée, je sortis.

L'inquiétude me ramena presque aussitôt. Ma femme était accablée, et ne m'entendit point. Je restais debout immobile à la considérer ; je me flattais qu'elle sommeillait ; tout à coup, elle fut très agitée, elle avait les yeux à demi ouverts ; quel fut mon effroi

de la voir sourire...! « Oh! je ne crains « rien, dit-elle, il nous défendra.... c'est « lui qui nous a déjà sauvés.... » Puis, les yeux tout ouverts, et d'un air égaré : « Fauvel! Fauvel! le feu.... le feu... dans « les ateliers.... » Je crus qu'un rêve pénible la tourmentait; je n'osais la réveiller. Sans m'avertir, la garde m'avait quitté pour aller chercher monsieur et madame Dumarsy; ils accoururent avec le médecin. A peine les remarquai-je; mes regards suivaient tous les mouvemens de Louise; sa respiration était pénible, entrecoupée; elle murmurait des mots sans suite..... elle se tut.... Après quelques minutes : « Mon fils! mon fils, dit-elle en « se soulevant... il est guéri! » Elle retomba; madame Dumarsy jeta un cri, je lui imposai silence; mais presque au même instant j'entrevis l'effroyable vérité....... « Louise....! Louise...! réponds-moi... un « mot, encore un mot, un seul! » et je voulais la serrer dans mes bras. Le médecin me retint avec force. « M. Fauvel, « me dit-il, soyez homme; vous qui dans

« tous les événemens de votre vie avez « montré tant de fermeté.... — Je n'en ai « plus! » m'écriai-je; et je m'abandonnai au plus violent désespoir.

FIN DE LA SECONDE PARTIE ET DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU TROISIÈME VOLUME.

SUITE

DE LA

SECONDE PARTIE.



FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

